

# Relation du voyage fait en Valais en août 1810

par François Bourquenoud le Jeune

*Les Archives cantonales, à Sion, possèdent sous la cote L 157 la copie d'un manuscrit anonyme qui a pour titre : Relation d'un voyage fait en Valais (un cahier cartonné, in-4<sup>o</sup>, 62 pages). Cette copie a été faite en juin 1921 par M. Adolphe Favre, d'ordre de M. Léo Meyer, archiviste cantonal, sur un manuscrit appartenant à la Bibliothèque de M. Léon Remy, à La Tour-de-Trême.*

*Grâce à l'obligeance de M. Henri Naef, directeur du Musée Gruérien et de la Bibliothèque publique, à Bulle, nous avons pu entrer en relation avec les héritiers de feu L. Remy ; sa Bibliothèque n'est pas encore dispersée, elle est actuellement la propriété de sa fille, Madame Clément-Remy, à La Tour-de-Trême.*

*Dans le catalogue de la Bibliothèque L. Remy, notre relation figure sous le N<sup>o</sup> 43 des manuscrits anonymes : Relation d'un voyage fait en Valais vers 1820. — C'est un cahier cartonné, in-4<sup>o</sup>, de 46 pages ; la page de titre a été arrachée, ainsi que, partiellement, les pages 3 à 6. Seul le faux-titre subsiste en tête de la page 3 ; les pages suivantes ont été restituées sur des feuilles volantes, par une autre main.*

*Là encore, nous avons affaire à une copie, mais c'est une copie contemporaine. Le rédacteur du catalogue l'a eue, incomplète, sous les yeux lorsqu'il a travaillé. Mais comme la page de titre où figurait probablement le nom de l'auteur manquait, et qu'il n'a pu identifier ce dernier en examinant l'écriture des autres manuscrits de la Bibliothèque, dont plusieurs sont connus, le rédacteur a classé cette relation parmi les anonymes. C'est aussi la raison pour laquelle il a fixé approximativement la date du voyage « vers 1820 », la date exacte du départ, 15 août 1810, figurant seulement au début du texte. Les pages 3 à 6 auraient été ultérieurement retranscrites, selon M. Michel Clément<sup>1</sup>, d'après un manuscrit (l'original ?) qui se trouverait à Charmey.*

---

<sup>1</sup> M. Michel Clément nous a très aimablement ouvert la Bibliothèque L. Remy, et autorisé à collationner les copies. — Nous le remercions ici de son obligeance.

Toutefois, ce Voyage en Valais a sans aucun doute pour auteur François Bourquenoud le Jeune (1785-1837). Ce personnage est bien connu des historiens de la Gruyère.

Né à Charmey le 25 avril 1785, Bourquenoud manifesta un goût précoce pour l'étude des sciences naturelles « qu'il commença de bonne heure, sous la direction du Père Niquille, son compatriote. Cet ancien Jésuite l'initia aussi dans la connaissance de la langue latine et de l'histoire. Son élève, qui a toujours été très studieux, apprit aussi l'allemand ; et tout en s'occupant de travaux ruraux, il trouva le temps de chasser le chamois, de cueillir des plantes, de former un herbier, de continuer ses études, de rendre des services à ses amis, et d'écrire une Flore fribourgeoise ». Bourquenoud a rassemblé en outre des Matériaux pour l'histoire du pays et du val de Charmey ; rédigé un Précis historique du vénérable monastère de la Valsainte depuis sa fondation en 1295 jusqu'à nos jours 1836<sup>2</sup>.

Un de ses amis, F. Küenlin, a esquissé brièvement sa carrière civile et politique : « Dire que M. Bourquenoud a été nommé membre du Grand-Conseil et du Conseil d'Etat en 1814 ; que quelques années plus tard, en 1819, il s'est retiré des affaires publiques pour vivre au sein de la belle nature dans sa vallée chérie ; qu'en novembre 1821, il s'est marié avec Magdelaine Andrey, de Cerniat, qu'il eut le malheur de perdre le 9 août 1829, et qui lui a laissé six enfants en bas âge ; et qu'en 1831, ses combourgeois le nommèrent député au Grand-Conseil, c'est dire en peu de mots qu'il était un bon citoyen, magistrat intègre, mais se laissant trop facilement diriger par le parti rétrograde, et que dans son intérieur il vivait patriarcalement comme un simple montagnard, qui, sous une modestie non affectée, cachait des connaissances variées...<sup>3</sup> »

Parmi les œuvres qu'a laissées Bourquenoud, son biographe signale enfin notre relation, « un manuscrit intitulé : Voyage en Valais, dont j'ai publié, écrit-il, une traduction libre<sup>4</sup> ».

Mais examinons d'abord notre texte. Quand Bourquenoud entreprit son excursion en Valais, en août 1810, il avait vingt-cinq ans. Il réalisait un vœu depuis longtemps nourri de visiter le Valais, de l'étudier et de le voir de ses yeux, « ne fût-ce que superficiellement ». Au cours de sa relation, il précise ses intentions : « Mon but, écrit-il, n'a jamais été que celui d'avoir une idée générale de ses productions, mais non de les approfondir, car celui qui voudrait examiner à fond ce pays, il faudrait qu'il y consacre non pas des années entières, mais même toute sa vie. »

<sup>2</sup> F. Küenlin, Notice biographique sur M. [François] Bourquenoud, de Charmey, canton de Fribourg, dans les Actes de la Soc. helvétique des Sciences naturelles, 22<sup>e</sup> session, à Neuchâtel, en 1837, Neuchâtel, 1837, pp. 130-133. — A. Dellion, Dictionnaire historique et statistique... vol. III, Fribourg, 1885, pp. 91-92. — J. Niquille, art. Bourquenoud, dans DHBS, T. II, p. 277.

<sup>3</sup> Küenlin, op. cit., p. 123.

<sup>4</sup> Ibidem, p. 123.

*Il est vrai que Bourquenoud n'a pu voir que superficiellement le Valais. Entré par le Sanetsch le jeudi 16 août 1810, il arrive le soir même à Sion. Il consacre une journée à la visite de la ville. Le 18, il se rend à Brigue, en faisant un bref arrêt à Tourtemagne. Le lendemain, dimanche 19 août, il monte au Simplon et revient coucher à Brigue. Le lundi 20, il repasse à Sion ; le mardi 21, il se rend à Martigny, où il fait halte au prieuré, puis à St-Maurice. Il consacre une demi-journée à la visite de l'Abbaye et de Notre-Dame du Scex, et l'après-midi, il part pour Vevey où il passe la nuit. Deux jours après, il est de retour chez lui à Charmey.*

*Au cours de cette rapide excursion, Bourquenoud a vu le Valais surtout en botaniste ; il s'attarde plus volontiers à en examiner la flore, qu'à jeter un regard sur ses monuments ; il paraît d'ailleurs avoir été peu sensible aux œuvres d'art. Il n'exprime guère de vues générales ; il se borne à noter certaines curiosités et à mettre en évidence quelques aspects malheureux du pays et de ses habitants, sans en rechercher les causes, ni les expliquer. Bourquenoud vient prendre place dans la longue série des voyageurs qui ont traversé le Valais sans bien le comprendre. Il est loin des vues qu'expose par exemple le Résident français Eschasseriaux<sup>5</sup> à propos du Rhône et de la « récupération » du territoire.*

*Le récit est en général exact, et l'on peut vérifier avec succès la plupart des détails qu'il contient. Il rend sensible cet état d'« inquiétude prostrée » dans lequel se trouve le Valais à la veille de sa réunion à la France. Toutefois, il convient de noter la mentalité politique qu'il manifeste, violemment anti-française, anti-vaudoise, et qui correspond bien aux assertions de son biographe l'accusant de se laisser « trop facilement diriger par le parti rétrograde ». Mais il ne faut pas oublier non plus que Bourquenoud n'a alors que vingt-cinq ans.*

*Il a écrit sa relation peu après son retour ; il l'a écrite d'un jet, et sans retouche : de là ces nombreuses répétitions de termes qui rendent la lecture parfois pénible, et enlèvent à son récit la légèreté qu'on lui aurait souhaitée.*

\* \* \*

*La traduction allemande, par F. Küenlin, a paru dans les Erheiterungen<sup>6</sup> publiées par Heinrich Zschokke et ses amis, sous le titre : Eine Reise nach dem Wallis, et n'est signée que des initiales F. B., sans indication de traducteur.*

*Il suffit de signaler à propos de la version « libre » de Küenlin, que celui-ci a recherché d'une manière générale à réduire la lon-*

<sup>5</sup> Lettre sur le Valais, sur les mœurs de ses habitants... Paris, 1806, pp. 34-36.

<sup>6</sup> Aarau, 1822, 1<sup>er</sup> vol., pp. 193-232.

gueur de la relation, à lui donner un caractère plus alerte et plus littéraire. Il a supprimé tous les noms de plantes que Bourquenoud cite avec complaisance ; il a allégé le texte de nombreux détails et anecdotes ; il a en tout cas omis les noms propres, sinon supprimé le passage, quand le récit prenait un tour polémique ; il a considérablement abrégé la visite de Sion et la description de la montée au Simplon. En revanche, il a intercalé des citations bibliques et littéraires, et surtout des récits de légendes ; il a amplifié celle que Bourquenoud rapporte à propos de la montagne perdue, sur le versant valaisan du Sanetsch.

Plus tard, Küenlin a repris ce voyage en Valais et l'a publié cette fois-ci sous son nom : *Walliser-Reise*<sup>7</sup>. Il s'est contenté dans cette nouvelle édition de polir son texte et d'en accentuer encore le caractère littéraire et folklorique.

\* \* \*

Pour l'édition de ce voyage, nous nous sommes borné à adopter l'orthographe moderne, à améliorer la ponctuation et à introduire quelques sous-titres. Nous avons identifié en notes les principaux personnages et expliqué succinctement les faits, de manière à faciliter l'intelligence du texte.

André DONNET

---

<sup>7</sup> F. Küenlin, *Historisch-Romantische Schilderungen aus der westlichen Schweiz*, Zürich, 1840, vol. 2, pp. 47-86.



# Voyage en Valais

1810

Depuis bien des années, je désirais visiter le Valais, étudier et voir de mes yeux, ne fût-ce que superficiellement, les intéressantes productions naturelles de ses vallées, si étrangement resserrées dans ses hautes montagnes aux neiges éternelles. Ma curiosité ne me poussait pas moins à chercher, réunis dans un si petit coin de pays, le brûlant soleil du Sud et le froid glacial du Nord.

Une occasion favorable se présenta, fort heureusement, car il est pénible et ennuyant de voyager seul.

Un jeune capucin<sup>s</sup> du couvent de Bulle, aimable et instruit, dont j'avais fait autrefois la connaissance, m'écrivit qu'il avait obtenu de son supérieur, la permission de faire un voyage en Valais, « mais malheureusement sans compagnon », ajouta-t-il lamentablement au pied de sa lettre. J'acceptai son invitation, tout étrange qu'il pouvait paraître de voyager en compagnie d'un conventuel : mais, en Valais, le froc est précisément le passe-partout qui ouvre toutes les portes.

Nous nous rencontrâmes à Bellegarde, où il avait dû se rendre pour la fête de l'Assomption ; c'était le 15 août de l'année 1810.

## De Bellegarde à Gsteig (Chatelet).

Le temps était brumeux, de lourds nuages noirs couvraient le ciel, il tonnait et les éclairs sillonnaient la nue sans relâche ; enfin, il tomba une pluie torrentielle. Ce début, si peu engageant, ne nous déconcerta point ; nous bouclâmes nos sacs, et nous voilà en route, Père [Nicolas], son froc relevé au-dessus du mollet, et mon humble personne, marchant bravement dans les eaux de la Jogne qui débordait de son lit profond mais étroit.

De tous côtés, les cascades couraient les flancs escarpés de la montagne, puis se précipitaient verticalement du haut des parois de rochers, avec un grondement furieux dont les gouffres reje-

---

<sup>s</sup> Le Père Nicolas dont le nom figure plus loin dans la relation. — Jean-Joseph Quartenoud (Quaternoud) (1772-1815), capucin en 1792, au couvent de Sion en 1805, à Bulle de 1806 à 1815 où il devint aumônier des troupes suisses à Paris (Provinzarchiv, Luzern, 150, 263 N. — Renseignements obligeamment communiqués par le R. P. Beda, archiviste provincial, Lucerne/Wesemlin). — Voir aussi J. Niquille, art. *Quartenoud*, dans *DHBS*, T. V, p. 361. — Dans la traduction de Küenlin, le Père capucin est désigné sous le nom de P. *Angelus*. Cf. *Erheiterungen*, vol. cit., p. 196 et *Hist.-Romant. Schilderungen...* T. II, p. 50.

taient l'écho ; l'ensemble de ce tableau morne et sombre, était terrifiant en même temps que sublime.

A Abländschen, petit village paroissial bernois, à la frontière du canton de Fribourg, nous nous arrê tâmes chez le pasteur, qui nous servit du vin, du pain et du fromage ; car ici, comme dans beaucoup d'autres vallées élevées, il n'y a aucune auberge. Le vin, quoique trop douillet et épicé, nous convint parce que nous mourrions de faim et de soif. Nous quittâmes le presbytère, réconfortés et accompagnés d'un pieux « bon voyage ».

La Jogne était si haute, que nous ne pûmes la franchir ; plus en amont, nous trouvâmes enfin un assemblage de deux poutres et de quelques planches, jetées sur le torrent. Nous traversâmes bien hâtivement ce pont vacillant, crainte de le voir emporté par les eaux.

Longeant la Jogne, en la remontant, nous arrivâmes bientôt au pied d'une montagne appelée *Kuhschlundi*, pour l'escalader jusqu'aux chalets et, de là, descendre dans le fertile pays de Gessenay. Le brouillard nous masqua malheureusement le coup d'œil de la belle vallée, du village de Gsteig et du Sanetsch que nous devions franchir le lendemain.

Arrivé au bas de la montagne, on rencontre d'abord des fanages où le bétail paît en automne, puis on traverse des prairies parsemées d'habitations. On est bien aise d'y rencontrer quelqu'un qui vous indique le chemin, car il serait facile de perdre le sentier conduisant à Gstaad à travers un marécage.

Deux chemins se présentent à Gstaad ; l'un mène à gauche, au village paroissial de Lauenen, l'autre, que nous suivîmes, nous conduisit à droite jusqu'au village de Gsteig (*Chatelet*). Un pont assez beau est jeté sur le torrent écumeux de Lauenen ; celui-ci se jette dans la Sarine à Gstaad. La nuit nous surprit au sortir de ce village, et il nous restait encore à faire une lieue et demie jusqu'à Gsteig.

La rivière débordait en maint endroit et inondait les prés et le chemin, de sorte que nous devions marcher dans les eaux de la Sarine. Le Père était fort incommodé, parce qu'il devait trop relever son habit ; l'on sait que les disciples de St-François ne portent point le pantalon. Nous arrivâmes ensuite sur un pont de bois d'où nous voyions les eaux écumantes rouler des arbres et d'énormes blocs de rocher ; ces eaux épaissies par la terre qu'elles enlevaient à la rive, répandaient une mauvaise odeur sulfureuse provenant du gravier qu'elles charriaient. La scène qui se présentait à nos yeux sur ce pont vacillant, au milieu d'une obscurité profonde, et dans le silence de la nuit troublé seulement par le grondement de la rivière, nous paraissait si horrible que nous quittâmes au plus vite ce lieu sinistre.

Dans toute la vallée de Gessenay, jusqu'à Gsteig, sur le flanc des montagnes, comme dans les prés de la plaine, on rencontre

des habitations dont plusieurs sont cependant inhabitées en cette saison, leurs propriétaires se trouvant sur les hauts pâturages, d'où ils ne descendent que pour l'époque des foin. En chemin, nous trouvâmes une jeune fille qui voyageait dans la nuit comme nous ; elle s'arrêta près d'une maison inhabitée, sous le prétexte d'attendre une compagne, ce que nous n'osons naturellement pas garantir.

De temps en temps, une lumière qui brillait au loin, de l'une ou l'autre des maisons, nous disait que nous n'étions pas les seuls êtres humains se trouvant dans cette solitude.

Nous espérions atteindre Gsteig au bout d'une demi-heure, lorsque tout à coup nous aperçûmes devant nous une large nappe d'eau, couvrant tout le fond de la vallée. Nous nous en approchâmes, mais nous ne pûmes la traverser, car les eaux trop profondes qui submergeaient la route, auraient pu nous la faire perdre.

Nous nous vîmes ainsi forcés de rebrousser chemin ; une lumière nous guida vers une maison. Nous heurtâmes à la porte, mais elle nous resta fermée parce que nous étions des inconnus.

Là-dessus le bon Père se mit à parlementer, priant qu'on voulût nous loger et disant que nous étions des voyageurs étrangers empêchés, par le débordement de la Sarine, de continuer leur route. Une femme répondit que, seule avec ses enfants, elle n'osait pas ouvrir à des inconnus, alors que le pays était infesté de vagabonds. Le moine répliqua qu'elle avait affaire avec des gens honorables et que lui-même était un religieux. Cette dernière explication nous ouvrit enfin la porte. A notre entrée, la femme, qui nous dévisagea, put se convaincre de notre véracité.

Elle fit flamber un bon feu, auprès duquel nous nous assîmes pour nous sécher, car nous étions mouillés jusqu'aux genoux. Le dessus de notre corps était cependant intact, grâce à nos parapluies qui, ce jour-là, avaient vaillamment rempli leur devoir<sup>9</sup>.

Nous nous reposâmes, bien contents d'avoir trouvé ce gîte. Cette bonne femme nous offrit tout ce qu'elle avait chez elle, du lait, du pain et du fromage ; mais comme elle avait peu de lait et plusieurs petits enfants, nous l'en remerciâmes et nous n'avons accepté que le pain et le fromage, parce que j'avais eu soin de me pourvoir d'une petite bouteille d'eau de cerise qui nous servit merveilleusement bien dans cette journée et dans cette soirée ; elle nous avait maintenus dans une certaine gaieté que le mauvais temps ne put pas nous ravir. Notre hôtesse nous raconta que ce soir-là un charretier voulant aller au Chatelet avait été obligé de laisser devant sa maison son char parce que les eaux étaient trop débordées et que lui y était allé à cheval ; elle ajouta que depuis qu'elle habitait dans cette colline, elle n'avait jamais vu la Sarine débordée à

---

<sup>9</sup> Il convient de noter ici que le parapluie, alors d'un usage relativement récent, pesait vers 1810 2 kilogrammes à 2 kilogrammes 500.

ce point. Après notre frugal repas assaisonné par la fatigue et peu d'appétit, elle nous conduisit à sa grange où nous nous reposâmes aussi bien sur du foin que sur d'excellents matelas sans nous éveiller de toute la nuit. À la pointe du jour, le chant des oiseaux m'éveilla. Le Révérend Père dormait encore bien profondément ; je l'éveillai et nous partîmes. Bien entendu que nous avions déjà souhaité la veille le bonjour à notre hôtesse, la prévenant que nous ne la dérangerions pas le matin ; nous lui souhaitâmes en même temps de ne pas se trouver dans le même cas que celui où nous avions été. Elle ne voulait rien pour sa modique pitance, je l'obligeai à prendre quelque chose, elle en parut très contente. Il ne faut pas s'étonner si nous nous reposâmes si bien, moi j'avais fait neuf lieues par une pluie à peu près continuelle, et le Révérend Père, six et demie. Si le commencement de notre voyage a été pénible, nous en fûmes bien dédommagés par le beau temps que nous avons eu dans la suite.

Que nous fûmes agréablement surpris en sortant de notre grange de voir que le temps se mettait au beau et que l'eau était considérablement diminuée ! Cependant dans beaucoup d'endroits à peine pouvions-nous y passer ; dans un endroit surtout où le chemin est d'un côté taillé dans le roc et où de l'autre la Sarine vient se briser contre le bord, dans cet endroit, le chemin était encore inondé par la Sarine quand nous y passâmes et nous vîmes clairement que nous n'aurions pas pu y passer la nuit précédente.

### De Gsteig (Chatelet) au Sanetsch.

Enfin, après une bonne demi-heure de marche, nous arrivâmes au Chatelet ; c'est un petit village paroissial qui fait partie intégrante de la grande commune de Gessenay et qui est éloigné de trois lieues de ce dernier endroit. Nous allâmes à l'auberge pour y déjeuner, jamais je n'ai vu cabaretière avec une mine aussi renfrognée que celle-là ; après lui avoir demandé à déjeuner, elle nous fit l'étalage de ce qu'elle n'avait pas ; cependant, après des pourparlers et après nous avoir fait longtemps attendre, elle nous servit une soupe, nous donna du pain et du fromage et nous bûmes un coup. J'eus soin de me pourvoir pour passer la montagne d'eau-de-vie, de pain et de fromage ; il faut faire attention de ne jamais se mettre en marche dans les montagnes sans avoir quelque chose avec soi. En sortant de l'auberge on passe la Reusch, torrent qui avait encore beaucoup d'eau depuis la veille ; la cabaretière nous dit qu'elle ne l'avait jamais vu si débordé que ce jour-là, qu'il entraînait des sapins tout entiers. Cela n'était pas agréable pour ce village, il en aurait fort bien pu résulter des accidents très fâcheux.

Au bout d'un quart d'heure, l'on arrive au pied de la montée du Mont Sanetsch, de manière que depuis Gessenay jusqu'ici l'on

ne monte qu'insensiblement, et le fond de la colline qui est étroit forme une espèce de plaine. Nous commençâmes à monter et à voir dans tous les sens les différentes cascades que forme la Sarine dans sa chute, qui sont superbes, on la passe sur un pont de bois en tirant à gauche et montant dans un petit bois. Les débordements de la veille avaient effacé le chemin dans beaucoup d'endroits jusqu'à ses traces; les eaux avaient creusé et emporté les terres, nous étions obligés de passer et de repasser partout de petits ruisseaux; j'eus le plaisir de trouver dans cette montée l'*Erica herbacea* L, l'*Astragalus campestris* L, la *Carex valesiaca* L, et nombre d'autres plantes<sup>10</sup>, mais à différentes hauteurs; ce fut en faisant cette montée et en traversant le mont Sanetsch que j'eus lieu de me désabuser de l'idée que je m'étais forgée de la bonté des herbes composant les pâturages de ce pays-là. Parvenu sur le mont Sanetsch, on voit tout le terrain depuis le Chatelet jusqu'au *Gruben[berg]* et au *Grudisberg*, qui aboutissent par les hautes terres au canton de Fribourg. La plaine dont j'ai déjà parlé depuis Gesenay au Chatelet est en partie marécageuse et le fond en est aqueux; même les montagnes au-dessus de Chatelet recèlent beaucoup de sources dans leur sein, qui les rendent pour ainsi dire marécageuses; les herbes ne sont pas mélangées comme celles de la Gruyère, le fromage que l'on y fait ne vaut pas celui-ci, il s'en faut de beaucoup. Je me figurais que leur élévation et le voisinage des glaciers leur procuraient des plantes excellentes, mais je ne faisais pas attention que si elles sont utiles et intéressantes pour le botaniste, il n'en est pas de même pour le bétail. J'eus occasion de faire la même remarque pour les montagnes du Valais.

La montée du mont Sanetsch jusqu'aux pâturages peut avoir une forte lieue; parvenu à son entrée, j'eus le plaisir de cueillir la *Draba hirta* L, le *Cerastium latifolium* L, le *Chrysanthemum montanum*, *atratum* L, et nombre d'autres plantes. Cette montagne est superbe et est dominée par des glaciers; le bas de la montagne forme une plaine arrosée par les sinuosités que forme la Sarine dans son cours, qui là n'est qu'un ruisseau. Quelques centaines de petites vaches de couleur grise enfumée et noire paissaient paisiblement dans cette solitude dont le silence n'était interrompu que par la chute de quelques ruisseaux qui descendaient des glaciers ou par les cris des vaches qui s'y trouvent dans cette saison.

On trouve vers le centre de la montagne les chalets qui sont rassemblés en groupe. Toute cette montagne appartient aux Valaisans et il est probable que le territoire du Valais commence ici<sup>11</sup>.

---

<sup>10</sup> On retrouvera les plantes citées au cours de cette relation (sauf la *Carex valesiaca* et la *Marchantia umbellata* Lestib.) dans le *Tableau alphabétique des genres et des espèces* dressé à la fin (pp. 49-108) du *Guide du Botaniste...* de Murith dont il sera question plus loin et que Bourquenoud connaissait bien.

<sup>11</sup> Le territoire valaisan en effet s'étend encore sur le versant nord de la montagne.

Un des fruitiers nous voyant passer a eu l'honnêteté de sortir de son chalet et de venir nous prier de bien vouloir y aller pour nous rafraîchir. Le Révérend Père y aurait volontiers consenti, mais moi j'étais déjà prévenu en faveur de la propriété valaisanne ; je priai le Révérend Père de continuer notre route parce que cela nous retarderait trop. Nous remerciâmes cet honnête Valaisan qui retourna à son chalet. Cette hospitalité que l'on trouve sur les Alpes suisses fait vraiment honneur à notre nation, elle prouve cette antique confraternité qui lie tous les hommes ensemble, soit qu'on les connaisse soit qu'on ne les connaisse pas, confraternité qui s'est conservée dans les Alpes suisses.

Les chalets que j'ai vus sur cette montagne sont bâtis jusqu'à la charpente en mur de pierres sans chaux, parce que le bois pour faire les chaufours est trop rare sur ces hauteurs ; une charpente plate les termine afin qu'ils soient à l'abri des avalanches. C'est ici que je commençai à voir les premiers échantillons de l'indolence valaisanne, de ces gens atteints de cette infirmité affreuse connue sous le nom de *crétinisme* ; tous les habitants de ces chalets étaient appuyés contre les murailles de leurs huttes comme des statues, les alentours de leurs chalets étaient comblés de fumier. Quand je vis tout cela, je me gardai bien d'aller goûter de leur crème. Nous avançons toujours et nous arrivâmes à la source de la Sarine ou du moins qui passe pour telle ; nous nous assîmes pour manger notre petite provision que nous dévorâmes avec bon appétit. Pendant que le Révérend Père se reposa[ît], je me mis à herboriser, je trouvai le *Phyteuma humilis* L. J'aurais bien désiré d'avoir le temps de m'élever sur les coteaux les plus hauts du Mont Sanetsch, j'y aurais sans doute trouvé bien des plantes que nous n'avons pas dans le canton de Fribourg, mais je n'en ai pas eu le temps. Tandis qu'il pleuvait la veille au Chatelet, il neigeait sur le Sanetsch quoique ce fût le 16 août ; cependant, la neige fut bientôt dissipée.

### Du Sanetsch à Savièse.

Arrivé à l'extrémité de cette montagne du côté du Valais, on commence à descendre ; la première montagne que l'on trouve s'appelle le *Verlohrenberg* ou *montagne perdue* ; il y a quelques siècles que cette montagne renfermait de grands et fertiles pâturages, une nuit ils furent tous recouverts par un immense éboulement de rocs et de glaciers, le long duquel ils s'étendaient et maintenant ce n'est plus qu'un désert à qui l'on a donné ce nom ; la tradition populaire porte que ces pâturages appartenaient à un homme fort riche qui, depuis sa maison jusqu'à sa montagne, aurait pu couvrir le chemin de ses fromages tant il en avait, mais aussi fort avare. Une vieille femme lui demanda un jour un morceau de fromage qu'il lui refusa durement, et peu de temps après sa belle montagne

fut entièrement détruite. Vraie ou fausse cette tradition <sup>12</sup> renferme une leçon qui tourne au profit de l'humanité.

Parmi les débris dont elle est couverte, je cueillis avec empressement la *Salix sericea* que quelques auteurs regardent comme une variété de la *Salix myrsinites*, avec beaucoup d'autres plantes rares qui sont communes par là. Mais malheureusement je n'avais pas le temps de rester autant que je l'aurais bien voulu ; d'ici la descente est assez rapide pendant une bonne heure ; parvenu au bas, on voit au-dessus de soi des rochers qui s'élèvent à pic et qui sont affreux ; un grand nombre paraissent inaccessibles aux hommes et je ne doute point que cela ne soit la cause que le Valais est si fertile en gibier de toutes les espèces ; le grand nombre de rochers et les forêts immenses qu'il renferme contribuent à sa propagation. On commence déjà ici à observer le grand nombre d'espèces de pierres différentes qui constituent les rochers de ce pays-là ; on voit une variété étonnante de couches différentes qui forment certains rochers, c'est là que l'amateur de minéralogie et de lithologie aurait autant à s'occuper que le botaniste. On quitte à regret des endroits aussi intéressants où la nature parle, où il ne s'agit que de l'interroger et de lire dans son grand livre pour s'instruire.

A mesure que l'on descend, la pente devient moins fatigante, l'on découvre devant soi comme par une colline percée la fertile vallée du Valais qu'arrose et que dévaste le Rhône. Le chemin suit les bords de la Morge ; en marchant l'on a tout le temps d'examiner ce beau travail, chef-d'œuvre d'industrie humaine, qui fournit à Savièse, village au-dessus de Sion, toute l'eau dont il a besoin <sup>13</sup>. Que l'on se figure un sentier de 3 ou 4 lieues de longueur taillé dans le roc à une hauteur effrayante ; dans les endroits où le rocher forme des excavations, des barres de fer plantées dans le roc soutiennent ce même sentier sur lequel sont placés les tuyaux qui servent à conduire l'eau dans ce village, qui n'en a point d'autre que celle-là. Que de dépenses immenses, que de travaux dangereux et pénibles

---

<sup>12</sup> Il est curieux de suivre la carrière de cette légende que Bourquenoud mentionne sobrement : amplifiée par Künlin dans sa version allemande (*Erheiterungen*, op. cit., pp. 205-208), reproduite dans la seconde édition (*Historisch-Romantische Schilderungen...* II<sup>e</sup> vol., pp. 58-61), citée d'après celle-ci par le P. Furrer dans sa *Statistik von Wallis* (Sion, 1852, pp. 128-129), recueillie par la *Walliser-Monatschrift*, No 16, 1863, pp. 121-124 (sous le titre *Walliserreise, von Freiburg über den Sanetsch*), elle est enfin venue prendre place dans les *Walliser Sagen* (Sion, 1872, T. II, pp. 188-189) publiées par le chanoine P. J. Ruppen. — Ici l'éboulement est exactement localisé « entre Glarey et Malonnaz ».

<sup>13</sup> Le fameux bisse de Savièse ; signalons dans l'abondante littérature sur ce sujet : A. Franzoni, *L'acqueduc ou bisse de Savièse*, Genève, 1894, I. Mariétan, *Le bisse de Savièse*, dans *Bull. de la Murithienne*, fasc. 51 (1933-1934), pp. 120-131, et surtout le magnifique album de photographies présentées par Charles Paris, Pierre Jean et Louis Seylaz. *Le Bisse du Torrent-Neuf à Savièse et quelques autres*, Lausanne, 1943.

n'a-t-on pas dû faire pour venir à bout d'une pareille entreprise ! Le nom de celui qui a donné l'idée d'un ouvrage aussi utile mériterait d'être conservé dans les annales des bienfaiteurs du genre humain.

Le chemin qui conduit le long de la Morge n'est pas bien beau, c'est un chemin tel que l'on trouve ordinairement dans les montagnes, propre à y conduire des chevaux de bât et des troupeaux de vaches. En descendant nous rencontrâmes des Bernois du pays de Gessenay qui revenaient de Sion où ils avaient été faire des provisions ; ils ont toujours douze lieues de chemin à faire pour y aller et autant pour en revenir. On passe la Morge sur un pont <sup>14</sup> d'une hauteur effrayante ; ses eaux sont noires, la vue des cavernes immenses de ses rochers, leurs contours qui ressemblent à des stalles de moines, ces angles qui s'avancent, se croisent et semblent tous recéler quelque horreur, le retentissement des eaux du torrent dans ses sinuosités profondes, ces rochers entr'ouverts à une hauteur effrayante, retracent avec énergie à l'imagination l'idée du Tartare.

Quand on a passé ce pont, on laisse à droite le chemin qui conduit à Conthey ; là on voit de beaux vignobles sur les revers des monts, des villages au milieu d'une forêt de noyers, de châtaigniers et de mélèzes ; l'on plante des ceps jusque sur les bords des affreux précipices qui dominent la Morge et quelquefois le terrain et la vigne s'écroulent dans le torrent.

Depuis le passage du pont, le chemin devient effrayant, quoiqu'il soit large d'un bon nombre de pieds ; au-dessus de la tête du voyageur s'élèvent des rochers à pic qui menacent de l'écraser à chaque instant par leur chute ; il n'est pas rare de voir des éboulements combler le chemin, c'est ce qui arriva la veille de notre passage : une assez grande quantité de terre glaise éboulée s'était arrêtée au milieu du chemin, il n'y a point de détours à faire, il nous fallut passer par-dessus ; aux pieds du voyageur sont les précipices affreux creusés par le cours de ce torrent. Plusieurs plantes rares s'offrirent à mes yeux en descendant ce chemin, j'y cueillis le *Filago arvensis* L.

Enfin nous quittons ces belles horreurs pour nous rapprocher de Chandolin, premier village valaisan que l'on trouve au bas de la descente ; nous rencontrâmes des femmes qui priaient leurs chapelets en se promenant dans le chemin ; notez que c'était le 16 août, fête de saint Théodule, évêque de Sion et patron du Valais. La première chose qu'elles nous demandèrent, ce fut des nouvelles de Suisse, ce qu'on disait des affaires du Valais <sup>15</sup>, de leur évêque

<sup>14</sup> Le pont du Diable.

<sup>15</sup> Les affaires du Valais : en ce moment se préparait l'annexion du pays à la France ; la députation valaisanne, mandée par Napoléon à Paris, avait quitté Sion le 5 août 1810. « Le peuple, maintes fois averti, n'est pas surpris, mais consterné ». — L'annexion s'accomplira le 14 novembre 1810. — Cf. M. A. Sadrain, *La réunion du Valais à la France (1810)*, Bourges, 1936, pp. 81-93.



qu'elles regrettaient beaucoup<sup>16</sup>. Je restai stupéfait; je ne pouvais pas concevoir comment le Valais pouvait se considérer lui-même comme Etat particulier quoiqu'il le fût à moitié, et vouloir se mettre de niveau avec les autres Etats; j'aurais cru qu'il se serait toujours regardé comme faisant partie de la Suisse et aurait continué de se parer du beau titre de son allié comme ci-devant, quoique l'ambition des Français l'en eût détaché; l'on peut changer les gouvernements, mais jamais la façon de penser; cependant, il faut dire à l'honneur du Valaisan qu'il est très religieux, qu'il pense bien, qu'il respecte et aime son clergé, qu'il a conservé son ancien caractère et qu'il ne craignait rien tant que le malheur qui lui est arrivé quelques mois plus tard d'être joint à la France et sacrifié à l'ambition de son gouvernement. J'ai eu l'occasion pendant tout le cours de notre voyage de l'observer. Mais je dois avouer que rien ne m'étonnait tant que cette petite suffisance de se croire Etat séparé de la Suisse<sup>17</sup>. Tandis qu'il me paraissait qu'il aurait dû se faire une gloire de son ancienne alliance avec elle. Que l'on me pardonne cette petite digression, et revenons à la continuation de notre voyage.

Avant d'arriver à Chandolin, l'on trouve une chapelle<sup>18</sup> où il y avait ce jour-là beaucoup de personnes rassemblées pour y prier. On y a une singulière dévotion que l'on devrait défendre, et [on devrait] même démolir la chapelle si c'était nécessaire. Quand une femme accouche d'un enfant mort ou qu'un enfant meurt sans baptême, l'on y fait aller un prêtre ou un capucin de Sion y dire la messe et au moment de la consécration la sage-femme se trouve avec l'enfant mort qu'elle pose sur une espèce de banc de pierre — que j'ai vu en passant — à côté de la chapelle et le baptise; le peuple s'imagine qu'à ce moment l'enfant revient pour recevoir le baptême et qu'il meurt une seconde fois. Il y a eu des Evêques de Sion qui ont défendu cette manie-là qui ne fait pas honneur aux lumières du peuple valaisan. Dans le moment que nous y passâmes, nous vîmes une femme qui tenait quelque chose enveloppé dans un linge; il n'y aurait aucune impossibilité que ce ne fût quelque enfant mort sans baptême et que la mère ne vînt chercher une résurrection en sa faveur dans cette chapelle.

Arrivés à Chandolin, nous vîmes une espèce de crétine qui avait le sein découvert assise dans la rue allaitant son enfant,

---

<sup>16</sup> Les habitants de Chandolin croyaient apparemment que l'évêque de Preux s'était enfui; c'est en tout cas l'explication que donne Küenlin dans sa traduction libre (*Erheiterungen*, p. 212); l'évêque s'était simplement rendu à Paris avec la députation.

<sup>17</sup> Bourquenoud ne paraît pas se souvenir que le Valais avait longtemps constitué avec ses sept Dizains et le pays sujet une petite confédération d'Etats, analogue aux Liges Grises ou à la Confédération elle-même.

<sup>18</sup> La chapelle dite des *Corbelins*, dédiée à la Nativité de la Sainte Vierge. — On trouvera un écho de cette dévotion dans divers contes de Savièse; voir par exemple B. Luyet, *Contes de Savièse*, dans *Cahiers valaisans de Folklore*, 7, St-Maurice, 1929, pp. 68-71.

semblable à une truie qui allaite ses petits, — que l'on me pardonne cette expression, mais la comparaison est parfaite, — elle ne se dérangea pas quoiqu'elle vit un religieux qui passait à côté d'elle. Chacun sait que le crétinisme est une maladie terrible qui absorbe une partie de la population du Valais, et lui enlève les facultés productives du travail et de la pensée. Dans ce village, il n'y a point de cabaret, chaque particulier possédant des vignes ou du vin dans sa cave est cabaretier ; n'ayant point de débouché pour son vin, chacun s'en défait comme il peut ; nous demandâmes où nous trouverions du bon vin muscat, on nous indiqua chez Monsieur le président ou châtelain du dizain Jacquier, ancien membre du feu gouvernement helvétique<sup>19</sup>. Sa maison fut donc la première maison où j'entrai en Valais. Cette maison est bâtie en pierre, elle peut passer extérieurement, mais le corridor d'entrée ressemble par la malpropreté qui y règne à une entrée d'écurie, des escaliers où l'on ne voit goutte conduisent à la chambre de ménage, des layettes clouées tout autour de la chambre serraient les différents objets de ménage ; sur l'une étaient des souliers, de la poix, des œufs, ailleurs des écuelles, des bonnets, des capes de femme, des fruits, ici une jupe de femme, des corsets pendus à un clou, là des chapeaux, des culottes pendus ailleurs ; c'était une confusion de toutes sortes d'objets de ménage et de meubles mêlés ensemble et pour complément de la pièce, des poules volant sur le fourneau, déposant sur les bancs et le plancher, non pas des œufs, mais vous entendrez bien quoi, tout cela me présentait un tableau si ce n'est des plus propres au moins des plus ridicules et des plus dégoûtants. M. Jacquier qui savait ce que c'était que la propreté, ayant été à Berne, nous fit des excuses en disant : « Vous savez bien, Messieurs, que dans ce pays-ci l'on n'est pas bien propre. » Il n'était pas nécessaire qu'il le dit, car la preuve existait bien sans avoir recours à beaucoup d'arguments pour le prouver ; il aurait mieux fait de prêcher la propreté d'exemple que de parole. Ce monsieur nous reçut très bien, il nous vendit le meilleur vin muscat que nous ayons bu dans notre voyage, ce vin est très agréable et point capiteux. Après nous être rafraîchis et reposés un peu, nous prîmes congé de ce monsieur et nous suivîmes le chemin qui conduit à Sion. L'espace de terrain situé entre Chandolin et Sion est un vrai jardin de botanique, un paradis terrestre pour un botaniste. En moins de sept heures, nous avons passé du Mont Sanetsch où nous marchions sur les neiges et cueillions des plantes du Groenland telles que le *Cerastium latifolium* L, la *Saxifraga oppositifolia* L, etc., jusqu'à la vallée du Valais où les plantes de la France méridionale, de l'Italie et même d'Espagne et de Barbarie croissent communément telles que le *Bupleurum*

<sup>19</sup> Jean-Baptiste Jacquier (1769-1843), notaire, fut en outre capitaine et châtelain de Savièse 1804, député à la diète valaisanne 1804-1806, président du dizain de Sion 1808, etc. — *Armorial Valaisan*, Zürich, 1946, art. Jacquier, p. 133.

*junceum* L, l'*Isatis tinctoria* L, la *Centaurea paniculata* L, le *Cenchrus racemosus* L, l'*Ephedra distachya* L, etc., là on trouve en abondance l'*Artemisia valesiaca* L, la *Gypsophila saxifraga* L, et tant d'autres dont l'énumération serait trop longue. Le château de la Soie, celui de Montorge promettent une abondante récolte de plantes. Je n'eus pas le temps d'aller visiter les alentours de ces anciens châteaux actuellement détruits qui n'offrent plus que des mesures.

### A Sion.

Nous arrivâmes enfin à Sion pour nous reposer de notre voyage. L'on compte depuis le Chatelet jusqu'à Sion huit lieues, nous y serions allés à moins, si je n'avais pas employé une couple d'heures à herboriser ; ce jour-là nous eûmes un temps superbe, qui ajoutait encore de l'agrément à mes découvertes.

Le couvent des Capucins est situé dans un superbe emplacement hors de la ville de Sion à côté de notre chemin. J'entrai au couvent avec le Révérend Père Nicolas. Le supérieur<sup>20</sup> que je connaissais me reçut avec toutes sortes d'honnêtetés ; il m'engagea très fortement d'y coucher, mais crainte de déranger quelqu'un, je fus loger à l'auberge de la *Croix-Blanche*<sup>21</sup> où je fus très bien. Après avoir déposé mon paquet, je revins au couvent pour souper, le supérieur me fit servir une bouteille de vin muscat. Après souper, l'on me conduisit au jardin ; le verger du couvent était superbe cette année-là, il était chargé de fruits excellents, tels que pommes de différentes espèces, poires, prunes, reines Claude, figues ; toutes ces différentes espèces s'y trouvaient en abondance. Leurs treilles étaient chargées de raisins de différentes espèces ; on me fit goûter des raisins muscats. Nous nous promenâmes sur la promenade dite le *Calvaire* qui domine la ville de Sion, et d'où l'on a une vue superbe qui s'étend dans le Bas-Valais du côté de Martigny, et dans le Haut-Valais du côté des vallées d'Anniviers et de Tourtemagne. De ce jardin, l'on voit un village sur une hauteur bien aérée appelé Nendaz ; l'on dirait à voir ce village de loin qu'il est très sain ; eh bien ! c'est justement là où l'on trouve le plus de crétins ; l'on a beaucoup écrit et beaucoup discuté sur cette maladie, et l'on est encore à en découvrir la cause.

De retour à l'auberge, je fis la vision locale de mon lit, pour examiner s'il n'y aurait point de punaises, car dans ce pays-là elles y abondent. Je n'en trouvai point, ni n'en aperçus de toute la nuit ; les bois de lit sont montés à vis afin de faciliter la destruction de ces insectes.

<sup>20</sup> C'était alors le Père Joseph-Alexis Eggo (1761-1840), de Loèche, d'abord gardien du couvent de St-Maurice 1805-1808, puis de Sion 1808-1811. — *Armorial...* art. Eggo, p. 85.

<sup>21</sup> Ancienne maison du Dr Rey, à la Rue de Conthey.

Le lendemain de notre arrivée, nous sommes allés voir la ville de Sion. Nous commençâmes par gravir le Mont Valère ; en entrant dans son enceinte, nous vîmes les anciennes habitations des chanoines qui ne sont pas des plus brillantes ; la cathédrale est bâtie d'après le goût des anciens temps, les pupitres du jubé sont en pierre, l'on voit dans une chapelle le tombeau d'un chanoine mort en odeur de sainteté<sup>22</sup>, le peuple pour avoir des reliques a fait un trou au haut de sa tombe. Je n'ai pas pu en lire l'építaphe, elle est à peu près effacée. Jusqu'à la Révolution une partie du Chapitre résidait à Valère et chantait les offices dans cette église sous la direction du petit Doyen du Chapitre cathédral ; ayant craint les Français à l'époque de cette catastrophe, ils se retirèrent<sup>23</sup> dans la ville où ils se joignirent à l'autre partie du Chapitre pour chanter les offices dans l'autre cathédrale dont je parlerai ; beaucoup de personnes murmurèrent dans le temps à cause de cette réunion, parce que ces Messieurs tiraient toujours les revenus sans acquitter aux lieux fixés les fondations. Valère n'est plus habité actuellement que par des religieuses qui s'y sont établies et qui n'y resteront qu'aussi longtemps qu'il plaira au vandalisme français de les y laisser<sup>24</sup>. En sortant de l'enceinte de Valère l'on trouve une chapelle à côté, très antique, que l'on dit être la première cathédrale du Valais<sup>25</sup>.

Descendus de Valère, nous sommes montés sur Tourbillon, ancien château appartenant aux Evêques de Sion, joint à celui de la

---

<sup>22</sup> Le tombeau de Mathias Will (1613-1698). — Quant à l'inscription que Bourquenoud n'a pas pu lire, elle a la teneur suivante :

*Hic jacet Exorcista potens, mirumque juvamen  
Aegrorum membris, ecclesiaeque decus,  
R. D. Mathias Will, Dec. Valeriae  
Officialis et Vicarius Generalis  
Defunctus die XIV M. A.  
Aetatis LXXXV,*

selon H. Schiner, *Description du Département du Simplon*, Sion, 1812, p. 332 ; à l'avant-dernière ligne, il faut sans doute lire : *M. J. (Junii)*, Will étant mort le 14 juin 1698. Voir aussi L. Burgener, *Biographie du Vénérable Mathias Will*, Sion, 1875, p. 4.

<sup>23</sup> Le Chapitre a en effet quitté Valère en 1798 et s'est installé dans la cathédrale du Glarier en 1800. — Le doyen de Valère, ou des Romands, avait cédé la préséance après 1475 au Grand Doyen de Sion, ou des « Allemands », et finalement disparaîtra en 1859. — *Armorial...* art. *Sion, Chapitre*, p. 247.

<sup>24</sup> C'étaient les *Sœurs Blanches* ou *Filles de la Retraite Chrétienne*, qui enseignaient dans les deux langues aux petites filles des bourgeois et des habitants de la ville. Elles quitteront le Valais en août 1814. Cf. A. J. de Rivaz, *Mémoires historiques* (manuscrit aux Arch. cant., Fonds de Rivaz, 2 vol. in-fol., 63 et 63 bis), vol. I, pp. 401-402. — H. Schiner, *op. cit.*, p. 336.

<sup>25</sup> La chapelle de Tous-Les-Saints, fondée vers 1325 par Thomas de Blandise, chanoine de Sion. — Gremaud, *Documents relatifs à l'histoire du Valais*, T. V, 1884, p. LIX (MDR, T. XXXIII). — En identifiant la chapelle de Tous-Les-Saints à la première cathédrale du Valais, Bourquenoud se fait l'écho d'une légende, dont nous ignorons l'origine, qui situe autour de cette chapelle la première paroisse de Sion.

Majorie par un pont-levis ; tous les deux furent incendiés<sup>26</sup> et aucun d'eux n'a été rétabli. Dans la montée, je trouvai en abondance l'*Artemisia campestris* L commune en Valais et beaucoup d'autres plantes intéressantes ; nous parcourûmes le dedans et les alentours de cet antique château où tout tombe en ruine.

Tant de Tourbillon que de Valère la vue est superbe ; l'œil parcourt tout à coup la vallée dans l'étendue de douze lieues. Le voyageur a au-dessous de lui dans cet espace tous les sites variés, l'ensemble de tous les paysages de cette vallée, dont il n'a jusqu'ici contemplé que des tableaux détachés ; l'entrée des vallées latérales dont les torrents se précipitent, les contours et les anfractuosités des montagnes, leurs cimes blanchies ; le fleuve du Rhône déroulé dans ses diverses sinuosités dans le fond de la plaine forme la base du tableau.

Rentrés dans la ville, nous avons passé au Collège qui est occupé actuellement par les Pères de la Foi<sup>27</sup>, dont l'institut est le même que celui des Jésuites ; ils n'ont fait que d'en changer le nom afin de ne pas effaroucher nos philosophes modernes et d'en être moins persécutés. On en était très content à Sion, ils formaient de bons écoliers et on craignait que si la réunion du Valais à la France s'opérait comme cela est arrivé par après, ces bons Pères ne fussent chassés. Ces religieux avaient commencé à bâtir une belle église<sup>28</sup> selon l'architecture italienne, mais il est à craindre que ce bâtiment ne reste à présent. Ils sont très honnêtes et très polis. Le recteur<sup>29</sup> qui est Italien parle les langues française et allemande avec une facilité étonnante. D'ici, nous allâmes voir l'Hôpital, mais tout à coup, je sentis une odeur empestée qui faillit me suffoquer, la ville entière était empoisonnée de cette odeur ; le Révérend Père me dit que dans ce pays-là, l'on rouissait le chanvre et que l'on ne l'arrangeait pas comme dans le canton de Fribourg. Je ne tardai pas à m'en convaincre ; dans tous les coins de la ville jusqu'à la porte de l'Hôpital même, l'on voyait des tas de chanvre appuyés pour le dessécher et ensuite le replonger dans quelques eaux croupies pour le dessécher de nouveau jusqu'à ce que le chanvre fût suffisamment roui. L'on ne peut pas se figurer l'odeur détestable de ce chanvre et le désagrément qu'il y a pour les personnes qui ne sont pas accoutumées de voyager dans cette saison dans le pays où on le rouit. Tous les linges ressentent plus ou moins cette odeur jusqu'aux serviettes. Tout à coup cette odeur me causa un mal de tête, des rapports, un dégoût et un malaise général qui me rendait indifférent sur tout ; nous nous hâtâmes

<sup>26</sup> Lors de l'incendie de Sion en 1788.

<sup>27</sup> Etablis à Sion dès l'automne de 1805. — Voir J. Zimmermann, *Essai sur l'histoire du collège de Sion*, Sion, 1914, pp. 101 et suivantes.

<sup>28</sup> L'église dite du collège, construite de 1806 à 1815 par l'architecte-entrepreneur Pierre-Joseph Andenmatten. — Le clocher sera élevé en 1835 sur les plans du P. Elaerts, S. J., professeur au collège. — *Ibidem*, pp. 111-115.

<sup>29</sup> Le P. Sineo de La Tour, recteur de 1805 à 1818. — *Ibid.*, p. 158.

d'aller voir la chapelle de l'Hôpital qui est bien jolie, pour nous retirer de cet endroit empesté.

En rentrant au couvent, nous entrâmes dans la cathédrale de la ville où les chanoines chantaient l'office ; cette église est plus belle que celle de Valère, elle est bâtie en forme de croix, nous sommes montés sur la tour pour voir les cloches qui sont assez belles ; on ne sonne jamais les cloches en branle dans le Valais que pour les morts, l'on ne fait que de tinter pour les messes et les offices, comme quand on sonne l'alarme dans notre canton pour le feu.

Une chose que j'ai remarquée à Sion et que je ne dois pas passer sous silence, c'est l'exactitude du Chapitre à chanter l'office divin ; dès que les cloches tintaient, on voyait les chanoine se rendre à la cathédrale en surplis et en bonnet carré, tous en soutane et en ceinture ; quoique grand Chapitre cathédral ayant la nomination de leur Evêque, on ne les voyait affublés ni de croix, ni de rabat, ni de petit manteau, ni de poudre, ornements qui ne servent qu'à prouver l'ostentation des prêtres qui s'en servent, comme nous en voyons quelques-uns dans notre canton, dont on peut dire en général que ce ne sont pas ceux qui ont conservé le meilleur esprit ecclésiastique des anciens temps...

Quelle différence ne trouve-t-on pas du Chapitre de Sion au Chapitre collégial de Fribourg : les premiers sans prétention se font respecter par leur simplicité ; les derniers avec leurs croix, leurs petits manteaux, etc., etc., prouvent que nous sommes bien éloignés du temps de leur institution, que l'humilité et la simplicité ont fait place à la vaine gloire et aux futilités humaines...

Les revenus du Chapitre de Sion consistent principalement en vin ; comme le Valais a peu de débouchés pour son vin, chacun le vend comme il peut. Tous les chanoines sont cabaretiers, on voit devant la maison de chaque un buisson<sup>30</sup> ou une enseigne. M. le Grand Doyen du Chapitre<sup>31</sup> sent bien tous les inconvénients de cette vente du vin par chaque chanoine ; lui aurait voulu que le Chapitre mît quelqu'un dans une maison pour vendre tous ces vins, mais la Révolution est venue déranger ce projet ainsi que l'achèvement d'un beau et vaste édifice<sup>32</sup> commencé par le Chapitre à

<sup>30</sup> C'est-à-dire une touffe ou bouquet de rameaux pouvant conserver pendant un certain temps leur feuillage, buis, lierre, houx, etc., et que les cabaretiers plaçaient au-devant de leurs établissements comme enseigne spéciale. Voir Blavignac, *Histoire des enseignes d'hôtelleries, d'auberges et de cabarets*, Genève, 1878, p. 55.

<sup>31</sup> Etienne Oggier (1757-1812), de Loèche, chanoine de Sion 1785, doyen de Valère 1793, Grand Doyen de Sion 1798-1812. — *Armorial*.. art. *Oggier*, p. 187.

<sup>32</sup> Cette maison des chanoines est également due à l'architecte P. J. Andenmatten ; elle a donc été commencée plus tôt qu'on ne le croyait. Voir A. Wolff, *Les projets de reconstruction de la Majorie après l'incendie de Sion de 1788*, dans *Vallesia*, T. I, 1946, p. 84 et note 13.

côté de la cathédrale de la ville pour loger les chanoines: Ce bâtiment n'est qu'ourdi, c'est-à-dire qu'il n'a que les murailles et la charpente. On nous a dit que Messieurs les chanoines qui prêchent toujours par eux-mêmes dans leur église, ne prêchaient jamais contre les ivrognes. Je les approuve très fort, car s'ils n'agissaient pas ainsi, ils ne pourraient pas venir à bout de vendre leur vin. En passant à côté de la maison de feu l'ancien évêque, nous y vîmes aussi un buisson suspendu ; alors j'ignore si lui-même vendait vin, ou si c'est ses héritières qui vendent le restant de son vin, ou si c'est quelque chanoine qui tient actuellement bouchon là. Je me plais à croire qu'il ne résulte point d'abus de ces singulières prébendes, car au bout du compte, il faut que chacun tire parti de ce qu'il a. Au reste je n'y ai point vu de chanoines à joues rubicondes comme il y en a à St-Nicolas. Quoiqu'il y ait en Valais des coteaux qui produisent d'excellents vins, cependant le vin y est en général faible, il n'attaque ni les nerfs, ni la tête en particulier ; il rend lourd et il assoupit.

Après avoir parcouru pendant toute la matinée la ville de Sion, nous rentrâmes au couvent où nous eûmes l'honneur de dîner avec les RR. Pères du Collège.

Le site de cette ville est charmant ; elle est arrosée de la Sionne qui est contenue par des murs et qui forme un contraste frappant avec la malpropreté qui y règne, et avec le sort d'une partie de ses malheureux habitants.

Quoique le temps fût superbe, cela ne faisait pas notre compte. M. Jeggli<sup>33</sup> qui devait être à Sion avant nous n'arrivait point, quoique nous fussions au 17 août ; nous craignions que le mauvais temps du 15 l'eût empêché de partir, en croyant que de notre côté nous ne partirions pas. Après dîner, une, deux heures sonnent ; personne n'arrive ; nous commençons à nous concerter pour prendre notre parti. Le R. Père avait envie de voir le Simplon, moi j'étais dans l'impossibilité de le suivre, j'étais blessé à un pied, et obligé de porter mon soulier en pantoufle. Un R. Père capucin arrive du Bas-Valais et dit qu'il ne l'a pas vu ; un autre religieux dit qu'il est arrivé ; un instant après l'on dit qu'on ne l'a pas aperçu. Enfin, quelques moments après, le voici qui entre. Le mauvais temps l'avait retardé quoiqu'il fût parti aussi le 15 de Bulle.

Après s'être reposé un instant, il voulut aussi voir la ville ; nous

---

<sup>33</sup> Jean Népomucène Jeggli, qui rejoint Bourquenoud et le Père Nicolas à Sion et les accompagnera ensuite au cours de leur voyage, fut tour à tour tenancier du *Tonnelier* et de la *Mort* (aujourd'hui *Hôtel de l'Union*), à Bulle. Dans les *Erheiterungen* (p. 216), Küenlin ne donne pas son nom ; il l'appelle le *Todtenwirth von Bulle* (Boll). Dans les *Hist.-Romant. Schilderungen...* (p. 67), il donne seulement son surnom, *Jean de la Mort*. — Au mariage de Jeggli, le 9 janvier 1810, Bourquenoud figure comme témoin : *Fr. Bourquenoud Senator Friburgi ex Charmey* (Bulle, Registre des mariages, No I, fol. 125. — Renseignements obligeamment communiqués par MM. Henri Naef et Henri Gremaud, du Musée Gruérien, à Bulle).

allâmes tous les trois ensemble. Mais le tour cette fois-ci ne fut pas si long, la ville était tellement empestée de cette odeur de chanvre roui, que nous prîmes le parti le plus prudent, qui fut celui de nous retirer. En remontant, M. Jeggli voulut rendre une visite à M. le chanoine Kalbermatter <sup>34</sup> qu'il avait eu en pension chez lui pendant la Révolution, à qui il était venu à bout de faire quitter la malpropreté valaisanne, mais nous ne le trouvâmes pas ; peut-être s'était-il absenté, honteux d'être retombé dans la crasse valaisanne ? En sortant de chez ce chanoine, nous rencontrâmes Monsieur Oggier, Grand Doyen du Chapitre, qui nous fit l'honneur de nous faire entrer dans sa maison où il nous offrit d'excellents vins rouges. Ce Monsieur paraissait très instruit et il a une assez belle bibliothèque.

L'excessive malpropreté que je voyais en général et l'odeur puante qui infestait la ville me déplaisait extrêmement, un plus long séjour me devenait insupportable, il n'y avait que les nombreuses trouvailles que je faisais en botanique qui pussent me faire supporter avec patience la vue de tous ces objets désagréables. Voici un échantillon de ce que je vis dans l'auberge où j'étais logé, qui est l'un des bâtiments les plus propres que j'aie vus de ce genre en Valais : un certain Tabin <sup>35</sup> d'Anniviers, député dans le feu gouvernement helvétique, arrive un matin et demande une soupe pour son déjeuner, la servante de l'auberge la lui apporte. Tabin trouve qu'elle n'est pas assez poivrée. La cuisinière sans façon va prendre avec ses doigts noircis par le charbon de la cuisine une pincée de poivre et va la jeter dans la soupe de Tabin en lui disant : « Tiens. » L'ex-législateur avala le tout sans compliment. Si une servante d'auberge m'en eût fait autant, je lui aurais flanqué ma soupe à la tête. Y avait-il quelque raison d'en agir ainsi avec Tabin ? C'est ce que j'ignore. Est-ce la mode d'en agir ainsi sans façon entre gens du même pays ? Quoi qu'il en soit, il faut avouer qu'ils ne sont pas délicats.

### De Sion à Brigue.

Le soir, nous fîmes notre compte pour partir le lendemain matin, ne comptant pour le moment que d'aller jusqu'à Brigue pour voir le Haut-Valais, et de là nous en retourner si le Simplon était trop loin ; nous partîmes de Sion vers les six heures du matin, tous trois montés sur le cabriolet de M. Jeggli, nous sor-

<sup>34</sup> Jos.-Emmanuel Kalbermatter (1757-1830), de Viège, chanoine résident de Sion dès 1791. — F. Schmid et J. Lauber, *Verzeichnis von Priestern aus dem deutschen Wallis*, dans *BWG*, T. III, 1907, p. 119.

<sup>35</sup> Mathias-Alexandre Tabin, né en 1753, d'un des délégués des VII Dizains pour accorder l'égalité au Bas-Valais le 1<sup>er</sup> février 1798, député au Grand Conseil helvétique, président du dizain de Sierre 1806. — *Armorial...* art. *Tabin*, p. 254.



times par la porte qui conduit à Sierre. En peu de temps nous arrivâmes au bord du Rhône ; anciennement le chemin passait déjà le long de ce fleuve qui dans ses débordements l'avait emporté ; on fut obligé de le faire passer par-dessus la montagne dite la *Plâtrière* ; depuis que les Français ont fait la nouvelle route du Simplon, on l'a pratiqué de nouveau le long du Rhône en le taillant tout dans le roc. La route est superbe jusqu'à Sierre qui est éloigné de trois lieues de Sion ; à gauche en allant on voit le coteau des Plâtrières tout couvert d'*Artemisia valesiaca* L, plante que les herboristes vendent aux apothicaires pour le vrai genépi quoiqu'il ne le soit pas ; à droite, on voit l'abbaye de la *Gerunda*<sup>36</sup>, ancienne chartreuse supprimée. Arrivés à Sierre, nous y primes un rafraîchissement. Non loin de ce village, on passe le Rhône sur un pont de bois ; à l'entrée du pont, il y avait une croix qui annonçait la mort d'un homme, arrivée l'année précédente, j'ignore par quel événement. Ce fut après avoir passé ce pont que je vis le long du Rhône ces élévations appelées moraines qui, d'après les auteurs qui ont traité cette partie, paraissent être des restes de l'ancien état du Valais, dont le fond de la vallée, d'abord exhaussé par l'immensité des débris que les eaux y apportèrent, fut ensuite sillonné par le Rhône dont la masse d'eau plus faible ne put déplacer tous ces obstacles<sup>37</sup>.

En traversant le Bois de Finges, nous vîmes où les Valaisans avaient fait des abatis de bois pour former des lignes pour se défendre des Français<sup>38</sup>, qui avaient tenté de brûler ce bois avec du soufre et d'autres matières combustibles, quoiqu'ils en eussent déjà chassé les Valaisans à qui ils avaient brûlé leurs habitations pour avoir voulu défendre leur indépendance ; les Français, dis-je, après avoir ruiné les habitants de ce pays, voulaient encore les mettre dans l'impossibilité de rebâtir leurs maisons. Je n'ai jamais lu d'exemple d'une barbarie plus atroce dans une guerre que celui-ci. Cette action barbare leur réussit mieux à Varone où les habitants avaient aussi voulu se défendre ; ils brûlèrent le village et l'église, brûlèrent encore un bois considérable, seule ressource de ce village pour le bois, afin de mettre les malheureux habitants dans la triste nécessité d'émigrer de leur pays. Quittons ce tableau déchirant qui affecte toute âme qui a des sentiments et que l'on ne vienne plus nous vanter l'humanité des Français ; les preuves de leurs cruautés existent non seulement en Valais,

---

<sup>36</sup> Géronde fut occupée par des Chartreux de 1331 à 1354, puis par des Carmes de 1425 à 1644 environ. — Voir Tamini et Délèze, *Nouvel Essai de Vallesia christiana*, St-Maurice, 1940, pp. 347-350.

<sup>37</sup> On sait que « la région de Sierre avec ses nombreuses petites collines qui parsèment la vallée du Rhône ou s'adossent contre les flancs de la vallée, doit cet aspect particulier à un gigantesque éboulement qui est venu recouvrir le fond de la vallée à une époque préhistorique ». H. Schardt, art. *Sierre* dans *Dictionnaire géographique de la Suisse*, T. IV, 1906, pp. 654-656.

<sup>38</sup> Les combats de Finges et l'incendie de Varone en mai 1799.

mais dans nombre d'autres pays. On voit ce village de l'autre côté du Rhône c'est-à-dire en gauche en montant. D'ici en montant, on voit partout des ruines, des traces d'incendies, tristes fruits de la guerre.

Vis-à-vis de la petite ville ou beau bourg de Loèche, un torrent<sup>39</sup> qui a creusé un lit profond vient verser ses eaux sablonneuses et jaunâtres dans le Rhône, on le passe sur un joli pont de bois ; il amène une quantité de pierres et de terres qui paraissent faire refluer le Rhône vers le pont de Loèche, l'on voit une muraille commencée autrefois par un riche particulier de ce bourg appelé le baron Werra<sup>40</sup> ; il voulait enlever ce terrain au Rhône moyennant qu'on lui concédât le fond pour un certain nombre d'années, mais malheureusement son entreprise ne réussit pas, parce qu'en voulant trop resserrer le fleuve, les eaux emportèrent une partie de la muraille.

Je remarquai avec plaisir le long de la grand'route les *Astragalus pilosus* et *Onobrichis L.*, que je cueillis, mais que je ne pus pas conserver dans ma boîte jusqu'à mon retour.

Avant d'arriver à Tourtemagne, dans une plaine où l'on a tracé la nouvelle route, des deux côtés l'on a creusé des fossés pour récolter les eaux ; les paysans emploient l'eau croupie de ces fossés pour rouir leur chanvre, il est impossible de se figurer l'odeur pestilentielle qui en sortait ainsi que des marais qui sont le long du Rhône et qui sont alimentés par les eaux de ce fleuve ; l'on aurait dit que ces marais recélaient du soufre, des charognes en putréfaction, etc. ; il n'est pas possible de décrire cette odeur qui est vraiment insupportable. Aussi est-ce par ici que j'ai observé l'espèce humaine plus dégradée qu'ailleurs dans le Valais. Il faut observer qu'il y a dans ce pays-là deux espèces de populations : la première, habitant les montagnes et respirant un air plus pur, est en général plus saine et plus vigoureuse, comme je l'ai observé au Simplon ; l'autre, habitant la vallée et livrée à toutes les exhalaisons meurtrières des marais, est en grande partie l'espèce la plus dégradée et la plus disgraciée de la nature. On prétend que, si elle n'était pas régénérée par les alliances des étrangers et les hommes des régions supérieures, elle périrait bientôt. Une chose vraiment singulière touchant ces crétins, c'est que si deux époux étrangers, d'un pays sain où l'on ne connaît pas le crétinisme, viennent s'établir en Valais, il est rare qu'ils n'aient pas quelques enfants crétins. Que les savants expliquent cela s'ils peuvent ! Nous arrivâmes à Tourtemagne vers midi pour y dîner, bien contents de nous éloigner des marais qui avaient bordé si longtemps notre route. Nous y vîmes passer quelques voitures où il y avait des Français, entre autres le général Lauriston, actuellement ambassadeur en Russie ; c'est un bel homme. Nous y trouvâmes des

<sup>39</sup> L'Illgraben.

<sup>40</sup> Ferdinand de Werra (1770-1824).

négociants allemands, français et suisses qui s'en allaient à Milan, un entre autres de Zofingue que M. Jeggli connaissait pour avoir logé chez lui. Nous nous trouvâmes donc ce jour et une partie du lendemain dans la compagnie de ces messieurs. On parlait des affaires du Valais de temps en temps, mais on était très circonspect, cependant il échappait toujours quelque chose; celui de Zofingue nous raconta une histoire assez plaisante et qui pouvait avoir du rapport avec le Valais dans la circonstance où il se trouvait, puisqu'il était au moment d'être réuni à la France. La voici : quelques jours après la réunion de Genève à la France, un faux bruit se répandit à Genève et ailleurs que les Français avaient pris Malte; aussitôt les Genevois courant dans les rues comme des Français, c'est-à-dire comme des écervelés, se disaient l'un à l'autre et à tous ceux qu'ils rencontraient : « Nous avons pris Malte, nous avons pris Malte », tandis qu'à ce moment il n'y avait pas un seul Genevois dans les troupes françaises; à les voir, l'on aurait dit que c'était la France qui s'était réunie à Genève et non Genève à la France.

Nous partîmes après dîner; l'on ne rencontre rien sur la route de bien intéressant ni de nouveau; on passe à Turtig, petit village, l'on trouve encore avant d'arriver à Brigue, Viège, ou Vispach en allemand, gros village où il y a une espèce de collège où des Ligiens enseignent; l'on est très content d'eux; ces religieux furent expulsés de la Bavière lorsque l'on détruisit une partie des ordres religieux. Nous avons pris un petit rafraîchissement à l'auberge, qui ne le cédait en rien pour l'odeur aromatique à celle de Tourtemagne.

Le voyageur observera que c'est surtout depuis Tourtemagne que le Haut-Valais a souffert pendant la guerre de toutes les façons; l'on se plaint surtout des Vaudois que l'on a en exécution. Dans l'auberge, ces hommes cruels avaient tout volé jusqu'aux fenêtres, cassé tous les bois des lits, les tables, ils n'avaient laissé dans toute la maison pour meuble qu'une vieille chaise marquée du millésime 1600 et tant, et au moment que nous y avons passé, on avait à peine le nécessaire pour servir le monde dans le cabaret qui est, ainsi que tout le village, d'une malpropreté dégoûtante.

Nous sommes arrivés à Brigue pour y coucher, après avoir fait douze lieues depuis Sion jusqu'à cet endroit.

### A Brigue.

En attendant l'heure du souper, nous allâmes voir le collège où il y avait autrefois des Jésuites, actuellement il y a des Piaristes ou Pères des écoles pies<sup>41</sup>. Ce collège est situé vis-à-vis de

---

<sup>41</sup> Enseignèrent au collège de Brigue de 1777 à 1814. — D. Imesch, *Zur Geschichte des Kollegiums von Brig*, Brig, 1912, pp. 46-56.

la maison du riche Stockalper actuel et a été fondé par un de ses ancêtres. Les religieux sont très affables ; en nous voyant arriver, ils vinrent au-devant de nous avec beaucoup d'honnêtetés, curieux de savoir d'où nous étions. M. Jeggli leur dit que nous venions des environs de Bulle au canton de Fribourg ; l'un des religieux dit qu'il avait une connaissance à Bulle, que c'était l'aubergiste du *Tonnelier*, qu'il avait logé chez lui en venant en Valais et qu'ils étaient du même pays. Nous nous mîmes alors à rire, et le bon Père vit qu'il parlait à cette connaissance même. Il nous fit beaucoup d'accueil, il nous montra tout le collège, qui est d'une très grande propreté ; il y a un pensionnat composé de jeunes étudiants, chacun a sa petite chambre ; et ils mangent en communauté avec les religieux, on ne peut pas voir des enfants mieux élevés. Monsieur de Stockalper, conseiller d'Etat en ce temps-là, y avait un de ses fils, quoique sa maison soit à la porte du collège. Ces bons Pères sont tous de la Souabe et sont très estimés en Valais.

Il y a beaucoup d'étrangers établis dans le Valais. Par un hasard singulier, l'aubergiste où nous avions logé à Sion, celui de Sierre où nous nous étions arrêtés, celui de Brigue où nous logions ce jour-là sont frères et originaires de la Souabe, mais ils paraissent déjà fraterniser avec la propreté valaisanne. Cette famille des Stockalper est d'une richesse immense, toutes les belles auberges, toutes les belles maisons, les belles prairies de Brigue appartiennent à cette famille ; nous vîmes un des fils du Stockalper actuel, le père était à Sion pour régir les affaires de l'Etat, pendant que le Grand Baillif était allé à Paris avec les députés du Valais, pour recevoir le joug qu'on les a forcés de prendre<sup>42</sup>.

Non loin du collège, il y a un couvent d'Ursulines<sup>43</sup>. Le bourg est beau et bien bâti. En sortant du bourg l'on voit les masures d'un ancien couvent de capucins<sup>44</sup> qui furent obligés de l'abandonner à cause des insultes qu'on leur faisait.

### De Brigue au Simplon et retour.

Rentrés à l'auberge, nous prîmes des informations combien il y avait d'ici jusqu'à l'hospice du Simplon ; l'on nous dit qu'il y avait six lieues, alors nous prîmes la résolution de partir de bon matin pour y aller ; à cet effet, nous prîmes deux chevaux de louage avec leurs conducteurs pour monter la montagne afin de laisser reposer le nôtre à Brigue. Comme c'était dimanche, le Père Nicolas

---

<sup>42</sup> C'est Gaspard-Eugène Stockalper (1750-1826) qui était grand bailli en 1810 ; la députation qui était alors à Paris comprenait un ex-grand bailli, de Sépibus.

<sup>43</sup> Fondé en 1661. — D. Imesch, art. *Brigue*, dans *DHBS*, T. II, p. 300.

<sup>44</sup> Etablissement éphémère, fondé en 1659. — S. Crettaz, *Les Capucins en Valais*, 2<sup>e</sup> édit., St-Maurice, 1939, pp. 123-126.

eut la complaisance de monter à jeun et de faire presque tout le chemin à pied ; à peine avons-nous pu l'atteindre qu'il était déjà au haut de la montagne. Examinons un peu cette route <sup>45</sup> vraiment étonnante et digne des Romains. Elle commence à Glis, village à côté de Brigue et qui en est la paroisse, un beau pont est sur le torrent qui descend du Simplon ; ceux de Brigue pour ne pas laisser tomber leur bourg ont fait un bout de route superbe pour joindre leur bourg à la route du Simplon et pour y attirer les voyageurs ; en sortant de Brigue, l'on commence à monter insensiblement, l'on prétend que depuis le commencement de la route jusqu'au sommet de la montagne, l'on ne monte que d'un pouce par toise ; elle traverse en très grande partie des bois de pins, de sapins et de mélèzes, elle est adossée contre des coteaux très rapides, et presque partout taillée dans le roc à l'aide des mines. L'ancien chemin suivait le fond de la vallée le long du torrent, où l'on voit quelques petits pâturages et quelques huttes depuis la nouvelle route ; on nous a dit que le vieux chemin était plus court que le nouveau pour monter la montagne ; ce dernier d'un côté est garni de bois et de rochers qui s'élèvent perpendiculairement sur la tête du voyageur, du côté des précipices il y a des murailles où l'on a ménagé des issues pour vider le chemin quand il y a trop de neige et des garde-fous en bois. Très souvent il tombe des cailloux et des blocs de pierres des hauteurs qui gênent et obstruent le passage, nous en avons vu quand nous y avons passé qui étaient de la grosseur d'un fourneau au milieu de la route ; cela prouve que ce chemin n'est pas sans danger. Trente hommes sont continuellement occupés, à l'exception du dimanche, à la réparation et à l'amélioration de la route qui ne laisse rien à désirer. Vers le milieu de la route il y a une hutte où l'on vend du vin. L'on doit construire sur la route des auberges d'heure en heure afin que les voyageurs ne soient pas exposés à des accidents <sup>46</sup>. L'on nous a montré de superbes pièces de bois de mélèze destinées à ces bâtiments. Une chose vraiment singulière, c'est que sur cette nouvelle route, l'on n'entend pas parler d'arrestation ni d'assassinat, quoique ce soit un vrai coupe-gorge. Son voisinage avec l'Italie devrait la rendre suspecte avant toute autre contrée ; l'on n'y voit ni garde, ni gendarmerie.

Parvenu presque au haut de la montagne, l'on trouve la première galerie, comme on l'appelle ; c'est un bout de route pratiqué tout à fait dans le rocher à travers duquel l'on s'est fait jour avec le secours des mines, deux voitures y peuvent facilement passer de front. Dans toute la route, l'on voit partout les trous que les mineurs ont faits dans le roc ; un peu plus haut que celle-ci, on en trouve une seconde un peu plus petite qui est une répétition de la

---

<sup>45</sup> Voir le bel ouvrage de F. Barbey, *La route du Simplon*, Genève, 1906, p. 155.

<sup>46</sup> Ce sont les refuges. Voir Barbey, *op. cit.*, pp. 125-128.

première. Arrivé au haut de la montagne, il faut descendre un peu pour aller à l'hospice actuel <sup>47</sup>. On voit à côté de la route des tas de pierres considérables pour bâtir un couvent semblable à celui du St-Bernard qui sera sur le plateau de la montagne où sont amoncelées les pierres. Au lieu que pour aller à l'hospice actuel, il faut s'éloigner de quelques minutes de la route, qui descend d'ici du côté de l'Italie où il y a une galerie beaucoup plus grande que celle que nous avions vue, à laquelle on a été obligé de faire des ouvertures pour ménager de la lumière ; mais celle que nous avions vue était en petit ce que celle-ci est en grand, par conséquent nous nous sommes dispensés d'aller la voir, nous n'en aurions rien appris de plus. Nous entrâmes à l'hospice, deux chiens de l'espèce de ceux du St-Bernard faisaient la garde à la porte ; comme c'était pendant la messe, que célébrait M. le curé de Brigue <sup>48</sup>, et qu'il n'y avait personne dans les appartements, que tout le monde était sur le galetas où est la chapelle pour entendre la messe, ils aboyaient et nous accompagnaient partout. C'est ce qui prouve l'intelligence de ces chiens.

Nous n'entendions rien à tout cela ; à la fin, un domestique vint, il nous fit monter à la chapelle où le Révérend Père Nicolas célébra la messe ; j'y vis bien des personnes tant hommes que femmes habitant ces montagnes dans cette saison ; l'on aurait dit par la fraîcheur du teint des femmes que c'était une race distincte de celle que nous avions quittée il n'y avait pas plus de six heures. Ceux qui disent qu'il y a moins de crétins et idiots depuis Sion jusqu'à Brigue que dans le reste du Valais se trompent grossièrement, qu'ils y voyagent dans le temps que nous y avons passé, ils se convaincront du contraire. Après la messe, l'on nous fit entrer dans une chambre très propre, où l'on nous servit un joli dîner, nous bûmes du bon vin d'Italie. Les deux religieux habitant l'hospice étaient absents dans ce moment <sup>49</sup>. Le Prieur était allé au Chapitre au St-Bernard et l'autre religieux était allé dire la messe dans une chapelle champêtre, nous l'avions rencontré le matin, mais nous ne le connaissions pas. Il arriva à la fin du dîner, il nous fit toutes sortes d'honnêtetés.

Deux Milanais avec une femme se trouvèrent à dîner avec M. le curé de Brigue et nous ; ils avaient fait ce voyage comme nous par simple curiosité, chacun de notre côté nous avions fait

<sup>47</sup> En attendant la construction de l'hospice décrétée par le Premier Consul le 21 février 1801, mais dont la première pierre ne fut posée qu'en août 1813 par le comte Rambuteau, préfet du Simplon, les religieux s'étaient établis dans l'ancien hospice Stockalper, que Bourquenoud appelle « l'hospice actuel ». — Barbey, *op. cit.*, pp. 141-150.

<sup>48</sup> Franz-Augustin Bürcher (1753-1825), curé de la paroisse de Ried-Brig (1803-1825). — Schmid, *Verzeichnis...* dans *BWG*, T. I, p. 442.

<sup>49</sup> Gaspard-Gabriel Dallèves (1759-1845), de Sion, alors recteur de l'hospice (il n'en sera prieur qu'en 1813) et Félix Barras (1779-1842), assistant. — Tamini et Délèze, *op. cit.*, p. 438 et p. 416.

quarante lieues pour voir le même objet. Quoique l'on parlât de chaque côté des affaires politiques avec beaucoup de circonspection, cependant ils donnèrent à entendre assez clairement qu'en Italie, l'on supportait impatiemment le joug des Français. Nous nous en retournâmes tous pour rejoindre nos foyers, nous souhaitant réciproquement bon voyage, pour ne plus nous revoir.

Chacun est reçu gratis à cet hospice qui dépend et est annexé à celui du St-Bernard. Bonaparte après avoir détruit et s'être approprié les dépouilles des maisons religieuses en Italie, affecta une partie des domaines de la Chartreuse de Pavie au Grand Saint-Bernard, mais les religieux ne l'acceptèrent qu'après que le Souverain Pontife Pie VII y eût consenti par une bulle. La montagne où est situé l'hospice du Simplon avec l'hospice même qui a 6 à 7 étages appartiennent à M. de Stockalper.

L'on nous fit voir dans une espèce de galetas une centaine de moutons salés et suspendus pour se dessécher ; à cette hauteur, les mouches ne pouvaient pas leur nuire. Car le même jour que nous y fûmes, c'était le 19 août, il a plu, neigé, et le soleil a paru dans la même journée sur la montagne, tandis qu'à Brigue il faisait un temps superbe.

J'aurais bien désiré pouvoir rester quelques heures sur la montagne pour examiner ses nombreuses productions végétales, mais il fallait descendre. Parmi une variété étonnante des plantes différentes que la nature offrait avec profusion sur cette montagne, je cueillis le *Senecio incarus L.*, la *Saxifraga aspera L.*, l'*Astrantia minor L.*, la *Marchantia umbellata Lestib.*, et une petite *Cardamine* mal définie par les auteurs. Comme le chemin descendait continuellement jusqu'à Brigue, je laissai aller notre voiture, cependant mes compagnons eurent la complaisance de m'attendre, sachant bien que l'un de mes pieds ne marchait pas aussi bien que l'autre ; nous ne mîmes que quatre heures à faire la descente. Nous vîmes en descendant vis-à-vis de nous dans une position très élevée une paroisse d'été comme il y en a plusieurs dans le Valais. On peut appeler cette espèce de paroisse : paroisse ambulante ; voici ce que c'est : le printemps, tous les habitants d'un village ayant leur curé à leur tête quittent leurs habitations d'hiver et vont sur les montagnes où ils ont des maisons, un presbytère et une église ; l'automne, au retour du mauvais temps et du froid, ces peuples à demi nomades reviennent occuper leur habitations d'hiver.

### De Brigue à Martigny.

Arrivés à Brigue, nous allâmes voir ce que nous n'avions pas eu le temps de voir la veille. L'église de paroisse qui est à Glis, éloignée de quelques minutes du bourg, a une belle architecture ; l'on nous a dit que dans le Haut-Valais l'on suivait dans la construction des églises la même architecture qu'en Italie, l'on prend

ordinairement des ouvriers de cette nation, aussi voit-on une architecture différente des églises du Bas-Valais. Nous vîmes encore dans cette église des autels délabrés et cassés par les Vaudois, des tombes où des prêtres étaient ensevelis cassées, parce qu'ils s'imaginaient trouver des trésors enfouis sous ces pierres, des statues de saints mutilées. Voilà à quoi a abouti le bon voisinage et la tolérance des prétendus réformés. En sortant de l'église, M. le curé, avec qui nous avions dîné ce jour-là, nous fit entrer dans son presbytère et nous offrit un rafraichissement. Il nous fit goûter du bon vin. Comme le clergé en Valais a aussi la dîme du vin, il nous fit goûter de ce vin-là, qui ne vaut pas grand'chose ; je crois qu'il y aurait plus de profit que cette dîme lui fût payée en argent, si le numéraire était plus commun dans ce pays-là. Quoique sa maison fût propre, cependant une certaine odeur, que Rabelais appelle « plus, mais non mieux sentant que l'ambre », me rendait le séjour pénible chez lui malgré toute son honnêteté ; nous lui souhaitâmes le bonsoir et nous retournâmes à notre auberge, où nous eûmes une scène en arrivant avec notre voiturier. Depuis l'établissement de la route du Simplon, il y a continuellement à Brigue 40 chevaux de transport appartenant à des particuliers tant pour conduire les voyageurs que pour le transport des marchandises ; le prix de louage des chevaux est fixé d'après chaque station où l'on s'arrête, mais il arrive assez souvent que ces gens n'ont rien à faire et aussitôt qu'ils voient arriver des voyageurs, ils vont se présenter en offrant un rabais. Nous ne savions rien de tout cela, mais il fallut l'apprendre à nos dépens ; un jeune homme vint se présenter à nous avec ses chevaux, nous fîmes marché avec lui plus bas que le taux fixé, il envoya son frère nous conduire, à qui nous payâmes le prix convenu ; celui qui avait fait le marché avec nous la veille ne voulut pas s'en ressouvenir, il nia, et pour éviter des difficultés, nous lui avons payé ce qu'il demandait quoiqu'il eût mérité en place une volée de coups de bâtons.

Depuis Brigue l'on voit à gauche la vallée qui contient le reste du Haut-Valais qui s'étend jusqu'à la Fourche<sup>50</sup>, haute montagne où le Rhône prend sa source, mais que l'on ne voit pas d'ici.

Nous sommes partis de Brigue le lendemain de bon matin ; en montant depuis Sion jusqu'à cet endroit, l'on a tout le temps de considérer les alentours du Rhône et ce que la plaine offre de plus curieux ; en descendant, un nouveau genre d'intérêt se présente au voyageur. C'est la situation de ces villages placés dans les montagnes à la droite du Rhône en descendant, dans des endroits où l'on soupçonnait tout au plus l'habitation des chamois ; l'on y découvre tout à coup des villages, des églises, des champs, des prairies, des vergers, etc. L'industrie a fertilisé dans le Valais tous les morceaux de terrains épars entre ces rochers, à travers desquels l'on remarque des sentiers qui conduisent à un village

---

<sup>50</sup> La Furka.



où les habitants sont obligés de porter sur leur dos les provisions qu'ils tirent de la plaine ; ailleurs c'est un torrent, un bois qu'il faut traverser pour monter à tel autre village ; la situation de ces villages adossés sur le flanc des montagnes, couronnant la cime de quelques rochers inférieurs, abrités par d'autres rochers dont les sommets vont se perdre dans les nuées, cette situation, dis-je, est très pittoresque et imposante, en même temps l'on dirait que l'homme s'est fixé sur ces hauteurs pour commander la nature.

Nous avons suivi dans notre retour la même route jusqu'à Sion. Arrivé à Tourtemagne, le Révérend Père voulut célébrer la messe : il s'adressa au curé<sup>51</sup> qui le conduisit à l'église ; mais quelle odeur et quelle malpropreté dans le temple du Seigneur ! Il lui donna pour célébrer un calice et un purificateur d'une malpropreté dégoûtante. Je ne puis pas concevoir comme il a pu célébrer. Le curé dans ses habillements faisait preuve de la même saleté. Retournés à l'auberge, nous trouvâmes M. Jeggli qui faisait préparer des œufs pour notre déjeuner, pestant contre les servantes qui n'étaient pas assez habiles ; si nous étions restés une heure dans ce cabaret, nous aurions été suffoqués tant il y puait. Nous nous dépêchâmes pour partir. Mais quel triste spectacle se présentait nous en sortant : des soldats vaudois revenant avec leur congé du premier régiment suisse stationné dans le royaume de Naples avaient le droit d'après leur feuille de route de se faire traîner de station en station par les paysans, quoique ces messieurs eussent fort bien pu aller à pied surtout arrivant à la porte de leur patrie. Je ne sais par quel accident le conducteur faisant un petit tour pour passer un pont sur le fossé de la nouvelle route, un peu plus bas que Tourtemagne pour prendre l'ancienne route, parce que la nouvelle n'est pas encore établie dans cet endroit, les culbuta dans le fossé ; l'un eut une cuisse cassée, l'autre un bras, un troisième une côte ; comme c'était le soir, on les reconduisit à Tourtemagne pour y passer la nuit ; on eut toute la peine du monde de trouver un drap de lit pour envelopper celui qui avait la cuisse cassée ainsi qu'un morceau de pain blanc pour lui donner à manger ; on mettait très peu d'intérêt à la situation de ces malheureux ; à Dieu ne plaise que je suppose les moindres sentiments de récriminations aux habitants de Tourtemagne à l'égard de ces Vaudois, quoiqu'ayant été en très grande partie tourmentés et ruinés par leurs compatriotes ; nous revîmes ces misérables à Sierre où l'on marqua la même indifférence à leur égard ; ce ne fut qu'à leur arrivée à Sion qu'on leur procura ce qui était nécessaire pour leur guérison, c'est-à-dire hôpital, lit et chirurgien, vingt-quatre heures après l'accident et ayant souffert un soleil brûlant douze heures de temps sur la route.

---

<sup>51</sup> Jean-Michel Tenisch (1764-1824). — J. Lauber, *Verzeichnis...* dans BWG, T. VII, 1934, pp. 347-348, et D. Imesch, *Ein Patriot im Talar*, dans BWG, T. I, 1895, pp. 196-201.

Revenons à notre sujet ; en quittant Tourtemagne que nous avons regardé à tous égards comme l'endroit le plus malpropre du Valais, où le fumier et la boue allaient jusqu'à mi-jambe dans tout le village, nous avons promis de n'y jamais remettre les pieds. Sur la route, nous eûmes occasion de voir deux paysans informer un grand châtelain de dizain sur quelque cause ; nous fûmes touchés de l'air humble de ces paysans qui tenaient leurs chapeaux à la main tandis que nous étions indignés de l'air haut et impudent de ce Tartufe. L'on dit qu'en général cette espèce de gens sont extrêmement fiers de leur place dans le Valais.

Mes compagnons de voyage me firent remarquer le long de la route plusieurs botanistes parmi des broussailles où ces messieurs étaient occupés non à remplir leur boîte de plantes, mais à manger des ronces ; il paraît que le métier n'était pas lucratif pour eux.

Nous vîmes dîner à Sierre où nous avons trouvé plusieurs personnes qui s'en revenaient des Bains de Loèche ; un grand châtelain dit que la veille le général Oudinot était passé incognito par Sion ; d'après la description qu'il nous fit de sa voiture, nous l'avions rencontré ce jour-là un peu plus bas que Brigue. L'après-dîner, nous eûmes tout le temps de revenir coucher à Sion, d'où nous sommes partis le lendemain. Nous avons passé à St-Pierre <sup>52</sup> ; un peu plus bas que ce dernier endroit, l'on passe le Rhône sur un pont de bois avant d'arriver à Riddes. Toute cette route jusqu'à Martigny offre le même genre d'intérêts variés. Avant d'arriver à Martigny, l'on voit vis-à-vis de soi le mont Fully <sup>53</sup>, renommé par le grand nombre de plantes que l'on y trouve ; plus bas sont des coteaux qui produisent d'excellents vins rouges <sup>54</sup>. Le Valais offre avec profusion tout ce qui est nécessaire à la vie.

Arrivés à Martigny, M. le chanoine Rolle <sup>55</sup>, de Bulle, religieux du St-Bernard et vicaire de cette paroisse, qui appartient et qui est desservie par des religieux de cet hospice, nous invita à dîner ; nous eûmes le plaisir de trouver dans son presbytère le Père Athanase <sup>56</sup>, capucin fribourgeois, en ce temps-là de famille à St-Maurice, qui est aussi rassasié de la propreté valaisanne que nous. M. Rolle après dîner a eu la complaisance de me montrer le

<sup>52</sup> St-Pierre de Clages.

<sup>53</sup> Le coteau des Follatères.

<sup>54</sup> La Combe d'Enfer.

<sup>55</sup> François Porphyre Rolle, chanoine du St-Bernard 1786, vicaire de Martigny 1804-1812. — Tamini et Délèze, *op. cit.*, p. 493.

<sup>56</sup> Le P. Athanase Châton (Schatton) (1774-1843), de Romont, au couvent de St-Maurice de 1809 à 1910 ; revint en Valais à Sion en 1828, où il acheva sa carrière. — Provinzarchiv, Luzern, 150, 263 Q. — Communication du R. P. Beda.

cabinet d'histoire naturelle de M. le Prieur Murith<sup>57</sup> qui était absent ; je me hâtai de voir une partie de son herbier.

C'est ce même Murith qui a donné un ouvrage intitulé *Le Guide du botaniste dans le Valais*<sup>58</sup>, ouvrage très estimable et qui sera très utile aux botanistes qui voudront parcourir cette contrée intéressante. Mais alors il me paraît que dans un ouvrage purement scientifique, tel qu'est un ouvrage de botanique où entre cette science et la guerre il y a autant de différence qu'entre le jour le plus clair et la nuit la plus ténébreuse, il aurait dû omettre une tirade contre les armées autrichiennes qui ne signifie rien. Voici ce qu'il dit page 37 de son ouvrage en parlant de Grenchiols dans une de ses excursions botaniques : « Mais quel triste spectacle pour nous de voir ce beau village où l'on comptait il y a peu d'années plus de quatre-vingts maisons, n'étaler que les tristes restes d'un horrible incendie, monument de la barbarie de la soldatesque autrichienne. » M. Murith se fait illusion ici : qui est-ce qui a tenu la conduite la plus barbare ? ou des Autrichiens qui brûlent un village, pour ôter aux Français dans un pays de montagnes où les grandes habitations sont rares, la facilité de poursuivre leurs conquêtes plus rapidement, dans une guerre injuste du côté de ces mêmes Français contre un pays qui était dans l'impossibilité de leur nuire, ou du côté des Français qui entrent dans le Valais sans aucune raison légitime, en massacrant tous les habitants qui voulaient défendre leur indépendance, massacrent encore tous ceux qui ne voulaient pas adhérer à leur système, brûlent un grand nombre de villages et après les avoir brûlés, je citerai par exemple Varone, brûlent les bois qui en dépendent pour mettre les malheureux habitants dans l'impossibilité de rebâtir et d'être forcés de quitter leurs anciennes habitations et même le pays ? Je laisse à juger à tout homme impartial de quel côté il y avait le plus de barbarie, si c'était du côté des Autrichiens qui ne seraient jamais entrés dans le Valais si les Français n'y étaient pas entrés avant eux. Ils n'ont fait que suivre l'exemple de ces derniers encore que bien légèrement. Non pas que je cherche à justifier les uns plutôt que les autres, mais la justice est d'imputer à chacun le mal qu'il a fait et de jamais le grossir au microscope. Il me paraît que M. Murith comme prêtre, comme ministre du Dieu de paix, aurait absolument dû s'interdire tout ce qui est étranger à son ouvrage et qu'en voulant flatter si gauchement un parti, il se fait moquer des personnes qui sont instruites des affaires.

Mais reprenons notre voyage trop souvent interrompu par des digressions qui ne seront peut-être pas du goût de tous les lecteurs. Avant de quitter Martigny, on mit en délibération si on n'irait pas

---

<sup>57</sup> Laurent-Joseph Murith (1742-1816), prieur du St-Bernard 1775, prieur-doyen de Martigny 1791-1816 ; il accompagna le Premier Consul jusqu'à Aoste en 1800. — *Armorial...* art. *Murith*, p. 179.

<sup>58</sup> Lausanne, Vincent, 1810, 109 pages.

au Grand St-Bernard, puisque c'est de ce bourg que l'on quitte la grand'route pour prendre le chemin de cet hospice. Le Père Athanase qui n'y avait jamais été, poussait la botte tant qu'il pouvait pour que nous y allions, mais il fallait monter pendant neuf lieues avant que d'y arriver et faire une partie du chemin à pied. Nous avions déjà vu le Simplon et sa route, les glaciers du Sanetsch et une infinité d'autres ; je conçois bien que dans cette route nouvelle pour nous, la nature nous aurait offert de nouveaux tableaux, mais ç'aurait été les acheter un peu chèrement par le chemin pénible que l'on disait être obligé de suivre. M. Jeggli flottait, il aurait voulu y aller, et ne pas y aller, surtout quand il a été question qu'il faudrait marcher. Le Révérend Père y avait déjà été et n'y voulait pas remonter ; il nous aurait attendus à St-Maurice. Moi par contre je ne me souciais pas d'y aller, j'étais toujours blessé aux pieds, cette course prolongeait notre voyage de plusieurs jours, et en outre cette course ne me pouvait pas être d'une utilité marquante pour le plan d'études que je m'étais proposé en parcourant ce pays-là. Mon but, en entreprenant un voyage dans le Valais, n'a jamais été que celui d'avoir une idée générale de ses productions, mais non de les approfondir, car celui qui voudrait examiner à fond ce pays, il faudrait qu'il y consacre non pas des années entières, mais même toute sa vie.

### De Martigny à St-Maurice.

Nous primes le parti d'aller coucher à St-Maurice ; de la route nous vîmes la cascade de Pissevache si vantée par les auteurs et qui me paraît n'avoir rien de si particulier que l'on ne voie ailleurs, dans les autres cascades que l'on trouve dans les montagnes ; j'en ai vu une dans le Hasli en montant le Brunig, [qui,] quoique très éloignée du chemin où je passais, paraissait avoir plus d'eau que celle de Pissevache à côté de laquelle on passe. Enfin nous arrivâmes à la place où était située jadis la ville d'Epaune près de St-Maurice qui fut écrasée par la chute d'une montagne ; l'histoire et la tradition sont pleines de cet affreux événement, dont les lieux offrent encore visiblement les traces. Cette ville fut célèbre par un concile qui y fut tenu l'année 517.<sup>59</sup> Il consistait en 40 actes dont les plus remarquables sont le 4e qui défend aux ecclésiastiques d'aller à la chasse, et le 20e qui leur défend de rendre des visites aux personnes du sexe l'après-dîner sans témoin. Six manuscrits contenant chacun ces actes déposaient à l'ancienne bibliothèque royale à Paris<sup>60</sup>. Nous entrâmes dans la petite ville de

<sup>59</sup> Il est impossible de résumer ici cette question particulièrement obscure et controversée. L'on peut se reporter à Hefele et Leclercq, *Histoire des Conciles*, T. II, 2e partie, Paris, 1908, pp. 1017-1022.

<sup>60</sup> Toutes ces indications sur les canons du concile et sur les manuscrits, Bourquenoud les a simplement puisées chez G.-H. v. Haller, *Bibliothek der Schweizer-Geschichte*, IIIe partie, Berne. 1786, p. 13.

St-Maurice que la nuit approchait, nous allâmes accompagner le Révérend Père à son couvent où nous fûmes reçus par le supérieur<sup>61</sup> avec cette même honnêteté et cette même cordialité que nous l'avions été à Sion ; nous y soupâmes et nous allâmes coucher dans une auberge ; le matin, je fus voir la ville qui est assez jolie. On commence à s'apercevoir à St-Maurice du voisinage du Valais avec le pays de Vaud. Les maisons y sont plus propres, les hommes mieux habillés, les femmes plus élégamment mises, en général le caractère des habitants y est plus développé que dans la contrée que nous venions de parcourir. Je montai à un ermitage pratiqué dans un rocher dépendant de la royale abbaye de St-Maurice, qui y fut bâti par un Abbé de cette abbaye dont le nom est placé dans le catalogue des saints<sup>62</sup> ; on y monte par des degrés, le chemin est tout à fait taillé dans le roc, de la largeur de deux ou trois pieds ; après plusieurs tours et détours l'on parvient à l'ermitage qui consiste dans une petite maison qui est dans un petit enclos et dans une jolie chapelle desservie par les religieux de cette abbaye qui sont des chanoines réguliers de l'Ordre de S. Augustin, même Ordre que ceux du St-Bernard, mais ils ne sont pas affiliés ensemble. Nous fûmes voir cette antique et célèbre abbaye, l'une des plus anciennes qui aient existé en Occident, habité dans les commencements de son existence par 500 religieux, actuellement réduite à 16 ou 20 individus. Ce monastère fut plusieurs fois incendié ; l'abbaye telle qu'elle existe aujourd'hui est assez vaste, les chambres y sont propres, les jardins bien arrangés, un bel étang sert de vivier à l'abbaye, mais les Français qui ont partout laissé des traces de leur vandalisme, en ont presque détruit tout le poisson. Les religieux en ont beaucoup souffert pendant la Révolution. Nous eûmes le plaisir d'y trouver un de nos compatriotes qui en était Prieur, le Père Oddi<sup>63</sup>, de Vaulruz, qui nous reçut avec beaucoup d'honnêteté, nous introduisit chez le Révérendissime Abbé<sup>64</sup> qui nous reçut très bien, avec un air affable qui fait honneur à la dignité dont il est revêtu. Le Révérend Père Prieur nous fit voir le Trésor de cette abbaye, renfermé dans la chapelle de S. Maurice consistant dans un grand nombre de chasses très riches renfermant des reliques ; il nous montra une espèce de ciboire en forme de bouteille en or renfermant aussi des reliques données à cette abbaye par Charlemagne. Il nous fit aussi voir la chässe qui renferme le corps de S. Maurice qui est d'un

---

<sup>61</sup> Le Père Angelin (Henri-Joseph) Girardin (1757-1817), de St-Ursanne, gardien à St-Maurice de 1808 à 1811. — *Provinzarchiv Luzern*, 150, 242 D. — Communication du R. P. Beda.

<sup>62</sup> La chapelle de Notre-Dame du Scex élevée, dit-on, sur l'ermitage de saint Amé.

<sup>63</sup> Barthélemy Oddi (ou Ody) (1756-1828), de Morlon, pour la seconde fois prieur (1808-1814) de l'Abbaye. — *Armorial...* art. *Ody*, p. 186.

<sup>64</sup> Etienne-Germain Pierraz (1772-1822), Abbé de 1808 à sa mort. — *Armorial...* art. *Pierraz*, p. 195.

grand prix ; chacun sait que ce fut ce saint qui a laissé son nom à l'antique petite ville de St-Maurice, que ce fut près de là que fut massacrée par les ordres de Maximin cette fameuse Légion thébéenne qui périt victime de sa croyance et dont S. Maurice était le chef.

Je me repentirai toujours de n'avoir pas demandé à voir la bibliothèque de cette abbaye, qui doit être considérable. Il est difficile de voir un plus beau chœur que celui de cette abbaye, tous les chanoines sont en surplis avec un camail rouge.

Cette abbaye a beaucoup perdu depuis le commencement de la Révolution en France.

Nous revînmes au couvent des RR. PP. capucins où je profitai de quelques instants pour voir la bibliothèque qui est bien fournie et bien en règle. Nous y dinâmes avec le Révérend Père Oddi. Nous eûmes l'honneur d'accompagner jusqu'à Aigle le Révérend Père Oddi avec deux députés de la ville de St-Maurice, qui venaient pour s'expliquer avec les Vaudois, sur ce que ces derniers voulaient barrer le Rhône sans en avoir le droit, pour empêcher le poisson de remonter jusqu'à St-Maurice. Il paraît que les Vaudois ont puisé ces beaux principes de justice de leurs voisins les Français pendant la Révolution. En quittant St-Maurice, nous fîmes nos adieux au Valais, pays charmant, digne d'avoir des habitants plus intelligents et un air plus salubre dans la plaine. Nous passâmes le pont de St-Maurice qui semble joindre les deux chaînes de montagnes qui forment le Valais. Que l'on se retourne et que l'on regarde l'entrée de ce pays, le voyageur en sera frappé, c'est la plus imposante entrée des Alpes qu'il puisse jamais contempler.

L'on peut dire en général que la grand'route que nous venions de parcourir depuis le Simplon jusqu'à St-Maurice est superbe ; dans bien des endroits, la nouvelle route du Valais n'est pas faite, par exemple plus bas que Tourtemagne, les piquets sont plantés pour la faire traverser un marais ; quelle dépense encore pour fonder une route sur un terrain marécageux ! Dans d'autres endroits, quoique paraissant achevée, le Rhône en mine quelques coins qui exigeront des réparations entre Turtig et Viège ; du côté de Sierre, l'on voit aussi qu'on veut la faire passer dans un terrain marécageux. Où la nouvelle route n'est pas établie, l'on a réparé l'ancienne. Depuis l'établissement de ce nouveau chemin, les voyageurs le fréquentent beaucoup pour aller en Italie.

### De St-Maurice à Charmey.

Revenons à notre voyage. Après avoir quitté St-Maurice, nous entrâmes dans le pays de Vaud ; ici l'on respire un air tout différent, plus délié, la culture, les vergers, tout est différent de ce que nous venions de voir en Valais. En passant vis-à-vis de Bex, nous vîmes les bâtiments des Salines et le sel exposé au grand air pour

le sécher. Cet endroit me rappela le séjour du célèbre Haller <sup>65</sup> qui dirigeait cet établissement et qui profita du séjour qu'il y fit pour faire des excursions dans le Valais avec Thomas <sup>66</sup> ; ce pays-là lui a fourni une très grande partie des plantes décrites dans son *Historia stirpium helvetiae*, excellent ouvrage estimé de tous les connaisseurs <sup>67</sup>.

Nous quittâmes à Aigle nos compagnons de voyage ; après avoir vidé ensemble la coupe de l'ancienne confraternité helvétique, nous leur souhaitâmes de ne pas devenir Français et eux nous souhaitèrent le même bonheur ; nous remarquâmes autant de crainte chez les Vaudois de devenir Français que dans le Valais, quoique les premiers eussent été ardents patriotes dans les commencements de la Révolution helvétique, mais ils sentent actuellement qu'ils ne gagneraient pas de devenir Français. Après avoir traversé Villeneuve qui est une petite ville et avoir donné un picotin au cheval, nous passâmes devant le fameux château de Chillon bâti sur un rocher dans le lac Léman et qui n'est environné d'eau tout alentour que dans les crues d'eau ; un pont-levis du côté de terre en ferme l'entrée. Ce château rappelle des souvenirs fameux dans l'histoire et surtout pour les Fribourgeois en particulier. Ce fut là que jadis Pierre II, comte de Gruyère, fut fait prisonnier avec le duc de Cophingen, gouverneur de Lavaux et avec plusieurs autres comtes, par Pierre, comte de Savoie, surnommé le petit Charlemagne, qu'ils étaient allés assiéger à Chillon en 1259 <sup>68</sup>. Ces seigneurs n'eurent leur liberté que l'année suivante en payant de fortes rançons et en prêtant hommage à la couronne de Savoie ; de là les comtes de Gruyère ainsi que les autres seigneurs qui formèrent cette expédition furent vassaux de cette puissance. Ce fut là que plus récemment, c'est-à-dire la seconde année de la Révolution suisse en avril et en mai 1799 que furent enfermées plusieurs personnes soupçonnées de projets contre-révolutionnaires tant de la ville que du canton de Fribourg, par ordre du fameux Gapany <sup>69</sup>, commissaire du gouvernement dans le canton de Fribourg, qui appelle ce château la Bastille de la Suisse dans sa seconde lettre adressée au citoyen Muller, commandant de ce fort.

---

<sup>65</sup> Albert de Haller (1708-1777), en sa qualité de directeur des Salines dans le Gouvernement d'Aigle, résida à Roche de 1758 à 1764. — Eug. Mottaz, *Dictionnaire historique du canton de Vaud*, Lausanne, T. I, 1914, p. 220, et T. II, 1921, p. 527.

<sup>66</sup> Abram Thomas (1740-1822), botaniste, auteur d'un *Mémoire pour servir à l'histoire des pins en Suisse*. — M. Reymond, art. Thomas, dans *DHBS*, T. VI, p. 551.

<sup>67</sup> L'*Historia stirpium indigenarum Helvetiae incohata* parut en 1768, en 3 volumes. — E. Jenny, art. A. de Haller, dans *DHBS*, T. III, p. 752.

<sup>68</sup> Il s'agit du « fameux combat de Chillon que, d'après les *Chroniques de Savoie*, le comte de Savoie livra au duc de Zaehringen (Chopfinghen) ». — M. Reymond, art. Chillon, dans *DHBS*, T. II, p. 509.

<sup>69</sup> Sans doute Rodolphe Gapany (1764-1812), membre de l'assemblée nationale. — G. Corpataux, art. Gapany, dans *DHBS*, T. III, p. 322.

Nous passâmes à La Tour-de-Peilz, petite ville à côté de celle de Vevey où nous vinmes coucher aux *Trois Couronnes* ; nous soupâmes avec des Genevois, dont je ne me rappelle pas d'avoir vu de ma vie des hommes avec des figures aussi patibulaires. Si on pouvait juger du moral d'après la physionomie, on ne serait pas étonné en voyant ces messieurs de l'humeur tracassière de leur ci-devant petite république.

La route depuis Villeneuve jusqu'à Vevey suit les bords du lac, c'est ce qui forme un coup d'œil charmant ; l'on voit les hautes montagnes dont est environnée une partie du lac, réfléchies dans ses eaux qui ressemblent à un vaste tableau.

Nous partîmes le matin de Vevey et nous vinmes coucher à Bulle après avoir traversé les villages fribourgeois de Châtel-St-Denis, Semsales, Vaulruz et Vuadens. Le lendemain, je montai à Charmey, après dix jours d'absence, étant parti le 15 août de Charmey, où je suis rentré le 24 août, ayant fait un voyage de soixante et seize lieues.

#### Itinéraire de notre voyage.

De Charmey à Bellegarde	2 lieues $\frac{1}{2}$
D'ici à Gessenay	4 lieues
» au Chatelet	3 lieues
» à Sion	8 lieues
» à Brigue	12 lieues
» à l'hospice du Simplon	6 lieues
» à Brigue	4 lieues
» à Sion	12 lieues
» à Martigny	6 lieues
» à St-Maurice	3 lieues
» à Vevey	7 lieues
» à Bulle	6 lieues
» à Charmey	2 lieues $\frac{1}{2}$
	<hr/>
	76 lieues